Jean Racine

# Bérénice

1670

# *ÉPÎTRE DÉDICATOIRE*[1]

## A MONSEIGNEUR

## COLBERT

SECRÉTAIRE D'ÉTAT, CONTRÔLEUR GÉNÉRAL DES FINANCES,
SURINTENDANT DES BATIMENTS,
GRAND TRÉSORIER DES ORDRES DU ROI,
MARQUIS DE SEIGNELAY, etc.

MONSEIGNEUR,

Quelque juste défiance que j'aie de moi-même et de mes ouvrages, j'ose espérer que vous ne condamnerez pas la liberté que je prends de vous dédier cette tragédie. Vous ne l'avez pas jugée tout à fait indigne de votre approbation. Mais ce qui fait son plus grand mérite auprès de vous, c'est, MONSEIGNEUR, que vous avez été témoin du bonheur qu'elle a eu de ne pas déplaire à Sa Majesté.

L'on sait que les moindres choses vous deviennent considérables[2], pour peu qu'elles puissent servir à sa gloire ou à son plaisir; et c'est ce qui fait qu'au milieu de tant d'importantes occupations, où[3] le zèle de[4] votre prince et le bien public vous tiennent continuellement attaché, vous ne dédaignez pas quelquefois de descendre jusqu'à nous[5], pour nous demander compte de notre loisir.

J'aurais ici une belle occasion de m'étendre sur vos louanges, si vous me permettiez de vous louer. Et que ne dirais-je point de tant de rares qualités qui vous ont attiré l'admiration de toute la France; de cette pénétration à laquelle rien n'échappe; de cet esprit vaste qui embrasse, qui exécute tout à la fois tant de grandes choses; de cette âme que rien n'étonne[6], que rien ne fatigue!

Mais, MONSEIGNEUR, il faut être plus retenu[7] à vous parler de vous-même; et je craindrais de m'exposer, par un éloge importun, à vous faire repentir de l'attention favorable dont vous m'avez honoré; il vaut mieux que je songe à la mériter par quelques nouveaux ouvrages : aussi bien c'est le plus agréable remerciement qu'on vous puisse faire. Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

RACINE.

**1.** Cette épître est le couronnement d'une série de travaux d'approche, dont la dédicace de *Britannicus*, un an avant, au gendre de Colbert, le duc de Chevreuse, reste le témoin; **2.** Dignes d'être considérées; **3.** Auxquelles; **4.** Pour; **5.** Les gens de lettres; **6.** Déconcerte (comme un coup de tonnerre); **7.** Modéré.

# PRÉFACE

*Titus reginam Berenicen, cui etiam nuptias pollicitus ferebatur, statim ab Urbe dimisit invitus invitam.*

C'est-à-dire que « Titus, qui aimait passionnément Bérénice, et qui même, à ce qu'on croyait, lui avait promis de l'épouser, la renvoya de Rome, malgré lui et malgré elle, dès les premiers jours de son empire[1] ». Cette action est très fameuse dans l'histoire; et je l'ai trouvée très propre pour le théâtre, par la violence des passions qu'elle y pouvait exciter. En effet nous n'avons rien de plus touchant dans tous les poètes que la séparation d'Enée et de Didon, dans Virgile[2]. Et qui doute que ce qui a pu fournir assez de matière pour tout un chant d'un poème héroïque, où l'action dure plusieurs jours, ne puisse suffire pour le sujet d'une tragédie, dont la durée ne doit être que de quelques heures? Il est vrai que je n'ai point poussé Bérénice jusqu'à se tuer, comme Didon, parce que Bérénice n'ayant pas ici avec Titus les derniers engagements que Didon avait avec Énée, elle n'est pas obligée, comme elle, de renoncer à la vie. A cela près, le dernier adieu qu'elle a dit à Titus, et l'effort qu'elle se[3] fait pour s'en séparer n'est pas le moins tragique de la pièce; et j'ose dire qu'il renouvelle assez bien dans le cœur des spectateurs l'émotion que le reste y avait pu exciter. Ce n'est point une nécessité qu'il y ait du sang et des morts dans une tragédie : il suffit que l'action en soit grande, que les acteurs[4] en soient héroïques, que les passions y soient excitées, et que tout s'y ressente de cette tristesse majestueuse qui fait tout le plaisir de la tragédie.

Je crus que je pourrais rencontrer toutes ces parties[5] dans mon sujet; mais ce qui m'en plut davantage, c'est que je le trouvai extrêmement simple. Il y avait longtemps que je voulais essayer si je pourrais faire une tragédie avec cette simplicité d'action qui a été si fort du goût des anciens. Car c'est un des premiers préceptes qu'ils nous ont laissés : « Que ce que vous ferez, dit Horace[6], soit toujours simple et ne soit qu'un. » Ils ont admiré l'*Ajax* de Sophocle, qui n'est autre chose qu'Ajax qui se tue de regret, à cause de la fureur[7] où il était tombé après le refus qu'on lui avait fait des armes d'Achille. Ils ont admiré le *Philoctète*[8], dont tout le sujet est Ulysse qui vient pour surprendre les flèches d'Hercule. L'*Œdipe* même, quoique tout plein de reconnaissances, est moins chargé de matière

**1.** Suétone (*Titus*. VII). La traduction de Racine ajoute au texte, qui dit simplement : « Titus renvoya tout de suite de Rome la reine Bérénice, malgré lui, malgré elle : il lui avait, disait-on, promis même le mariage »; **2.** Voir *l'Énéide* (chant IV); **3.** Ce qu'il y a de moins tragique; **4.** *Acteurs :* personnages, dans la langue classique; **5.** Éléments constitutifs; **6.** *Art poétique*, v. 23; **7.** *Fureur :* folie; **8.** Autre tragédie de Sophocle, comme *Œdipe roi*.

que la plus simple tragédie de nos jours. Nous voyons enfin que les partisans de Térence, qui l'élèvent avec raison au-dessus de tous les poètes comiques, pour l'élégance de sa diction et pour la vraisemblance de ses mœurs, ne laissent pas de confesser que Plaute a un grand avantage sur lui par la simplicité qui est dans la plupart des sujets de Plaute; et c'est sans doute cette simplicité merveilleuse qui a attiré à ce dernier toutes les louanges que les anciens lui ont données. Combien Ménandre[1] était-il encore plus simple, puisque Térence est obligé de prendre deux comédies de ce poète pour en faire une des siennes[2]!

Et il ne faut point croire que cette règle ne soit fondée que sur la fantaisie de ceux qui l'ont faite : il n'y a que le vraisemblable qui touche dans la tragédie, et quelle vraisemblance y a-t-il qu'il arrive en un jour une multitude de choses qui pourraient à peine arriver en plusieurs semaines? Il y en a qui pensent que cette simplicité est une marque de peu d'invention. Ils ne songent pas qu'au contraire toute l'invention consiste à faire quelque chose de rien, et que tout ce grand nombre d'incidents a toujours été le refuge des poètes qui ne sentaient dans leur génie ni assez d'abondance ni assez de force pour attacher durant cinq actes leurs spectateurs par une action simple, soutenue de la violence des passions, de la beauté des sentiments et de l'élégance de l'expression. Je suis bien éloigné de croire que toutes ces choses se rencontrent dans mon ouvrage; mais aussi je ne puis croire que le public me sache mauvais gré de lui avoir donné une tragédie qui a été honorée de tant de larmes, et dont la trentière représentation a été aussi suivie que la première.

Ce n'est pas que quelques personnes ne m'aient reproché cette même simplicité que j'avais recherchée avec tant de soin. Ils[3] ont cru qu'une tragédie qui était si peu chargée d'intrigues ne pouvait être selon les règles du théâtre. Je m'informai s'ils se plaignaient qu'elle les eût ennuyés. On me dit qu'ils avouaient tous qu'elle n'ennuyait point, qu'elle les touchait même en plusieurs endroits, et qu'ils la verraient encore avec plaisir. Que veulent-ils davantage? Je les conjure d'avoir assez bonne opinion d'eux-mêmes pour ne pas croire qu'une pièce qui les touche et qui leur donne du plaisir puisse être absolument contre les règles. La principale règle est de plaire et de toucher : toutes les autres ne sont faites que pour parvenir à cette première. Mais toutes ces règles sont d'un long détail, dont je ne leur conseille pas de s'embarrasser : ils ont des occupations plus importantes. Qu'ils se reposent sur nous[4] de la fatigue d'éclaircir les difficultés de la poétique d'Aristote; qu'ils se réservent le plaisir de pleurer et d'être attendris; et qu'ils

1. *Ménandre :* poète comique grec du IVe siècle av. J.-C.; 2. Allusion au procédé de la « contamination »; cf. prologue de *l'Andrienne*, de Térence; 3. Renvoie à *personnes ;* 4. C'est-à-dire les auteurs. Tout ce passage est une violente attaque contre les « doctes ».

me permettent de leur dire ce qu'un musicien disait à Philippe, roi de Macédoine, qui prétendait qu'une chanson n'était pas selon les règles : « A Dieu ne plaise, seigneur, que vous soyez jamais si malheureux que de savoir ces choses-là mieux que moi![1] »

Voilà tout ce que j'ai à dire à ces personnes à qui je me ferai toujours gloire de plaire; car, pour le libelle[2] que l'on a fait contre moi, je crois que les lecteurs me dispenseront volontiers d'y répondre. Et que répondrais-je à un homme qui ne pense rien et qui ne sait pas même construire ce qu'il pense ? Il parle de protase[3] comme s'il entendait[4] ce mot, et veut que cette première des quatre parties[5] de la tragédie soit toujours la plus proche de la dernière, qui est la catastrophe[6]. Il se plaint que la trop grande connaissance des règles l'empêche de se divertir à la comédie. Certainement, si l'on en juge par sa dissertation, il n'y eut jamais de plainte plus mal fondée. Il paraît bien qu'il n'a jamais lu Sophocle, qu'il loue très injustement d'*une grande multiplicité d'incidents*[7] et qu'il n'a même jamais rien lu de la poétique que dans quelques préfaces de tragédies. Mais je lui pardonne de ne pas savoir les règles du théâtre, puisque, heureusement pour le public, il ne s'applique pas à ce genre d'écrire. Ce que je ne lui pardonne pas, c'est de savoir si peu les règles de la bonne plaisanterie, lui qui ne veut pas dire un mot sans plaisanter. Croit-il réjouir beaucoup les honnêtes gens par ces *hélas de poche*[8], ces *mesdemoiselles mes règles*[9], et quantité d'autres basses affectations qu'il trouvera condamnées dans tous les bons auteurs, s'il se mêle jamais de les lire ?

Toutes ces critiques sont le partage de quatre ou cinq petits auteurs infortunés qui n'ont jamais pu par eux-mêmes exciter la curiosité du public. Ils attendent toujours l'occasion de quelque ouvrage qui réussisse, pour l'attaquer, non point par jalousie, car sur quel fondement seraient-ils jaloux ? mais dans l'espérance qu'on se donnera la peine de leur répondre, et qu'on les tirera de l'obscurité où leurs propres ouvrages les auraient laissés toute leur vie.

**1.** Rapporté par Plutarque, Grec du IIe siècle après J.-C.; **2.** Le *libelle* de l'abbé de Villars. V. *Notice* p. 9 ; **3.** Exposition du sujet dans un poème dramatique. « Ne trouveriez-vous pas qu'il fût aussi beau de dire l'exposition du sujet que la *protase ?* » (Molière, *Critique de l'École des Femmes*, sc. VII); **4.** Comprenait; **5.** Elles s'appellent : protase, épitase (nœud), catastase (péripétie), catastrophe; **6.** « Je trouvai mauvais que la scène ne s'ouvrît pas plus près de la *catastrophe*, et qu'au lieu de nous dire que Tite voulait quitter Bérénice, on nous dit tout le contraire. Si Antiochus s'en va, comme il le dit, il ne sera, dirais-je, qu'un acteur de *protase ;* et s'il demeure, tout ce qu'il vient de dire de son départ est superflu. [...] Si cet Antiochus eût ouvert le théâtre en disant qu'il a su que Titus veut renvoyer Bérénice, ce qu'il dit n'eût pas été si éloigné de la *catastrophe...* » (Libelle de l'abbé de Villars); **7.** Villars louait dans Sophocle « le soin de *conserver l'unité de l'action* dans la multiplicité des incidents »; **8.** Antiochus « a toujours un *toutefois* et un *hélas !* de poche (= en poche) pour amuser le théâtre » (Libelle, p. 32); **9.** « J'ai laissé mesdemoiselles *les* règles à la porte, j'ai vu la comédie, je l'ai trouvée fort affligeante, et j'y ai pleuré comme un ignorant. » (Libelle, p. 7).

## PERSONNAGES[1]

TITUS, Empereur de Rome.
BÉRÉNICE, Reine de Palestine.
ANTIOCHUS, Roi de Comagène.
PAULIN, confident de Titus.
ARSACE, confident d'Antiochus.
PHÉNICE, confidente de Bérénice.
RUTILE, Romain.

SUITE DE TITUS.

*La scène est à Rome, dans un cabinet qui est entre l'appartement de Titus et celui de Bérénice.*

1. La distribution, à la création, était la suivante : *Titus*, Floridor; *Bérénice*, M^lle^ Champmeslé; *Antiochus*, Champmeslé. Il est à noter que le rôle de Bérénice est la première création de la Champmeslé, qui avait fait, cette même année 1670, ses débuts à l'Hôtel de Bourgogne dans l'Hermione d'*Andromaque*.

# BÉRÉNICE

## ACTE PREMIER

### SCÈNE PREMIÈRE. — ANTIOCHUS, ARSACE

ANTIOCHUS

Arrêtons un moment. La pompe[1] de ces lieux,
Je le vois bien, Arsace, est nouvelle à tes yeux.
Souvent ce cabinet superbe[2] et solitaire
Des secrets de Titus est le dépositaire.
5 C'est ici quelquefois qu'il se cache à sa cour,
Lorsqu'il vient à la reine expliquer son amour.
De son appartement cette porte est prochaine,
Et cette autre conduit dans celui de la reine.
Va chez elle : dis-lui qu'importun à regret,
10 J'ose lui demander un entretien secret.

ARSACE

Vous, Seigneur, importun ? vous, cet ami fidèle
Qu'un soin[3] si généreux[4] intéresse pour elle ?
Vous, cet Antiochus, son amant[5] autrefois ?
Vous, que l'Orient compte entre ses plus grands rois ?
15 Quoi ! déjà de Titus épouse en espérance,
Ce rang entre elle et vous met-il tant de distance ?

ANTIOCHUS

Va, dis-je : et sans vouloir te charger d'autres soins,
Vois si je puis bientôt lui parler sans témoins.

### SCÈNE II. — ANTIOCHUS, *seul.*

Hé bien ! Antiochus, es-tu toujours le même ?
20 Pourrais-je, sans trembler, lui dire : « Je vous aime » ?
Mais quoi ! déjà je tremble, et mon cœur agité
Craint autant ce moment que je l'ai souhaité.
Bérénice autrefois m'ôta toute espérance;

1. *Pompe :* magnificence; 2. *Superbe :* d'une beauté imposante; 3. *Soin :* sollicitude; 4. *Généreux :* plein de noblesse; 5. *Amant :* prétendant, qui n'est pas d'ailleurs toujours payé de retour.

Elle m'imposa même un éternel silence.
Je me suis tu cinq ans; et jusques à ce jour,
D'un voile d'amitié j'ai couvert mon amour.
Dois-je croire qu'au rang où Titus la destine
Elle m'écoute mieux que dans la Palestine?
Il l'épouse. Ai-je donc attendu ce moment
Pour me venir encor déclarer son amant?
Quel fruit me reviendra d'un aveu téméraire?
Ah! puisqu'il faut partir, partons sans lui déplaire,
Retirons-nous, sortons, et, sans nous découvrir[1],
Allons loin de ses yeux l'oublier, ou mourir.
Hé quoi! souffrir toujours un tourment qu'elle ignore!
Toujours verser des pleurs qu'il faut que je dévore!
Quoi! même en la perdant redouter son courroux!
Belle reine, et pourquoi vous offenseriez-vous?
Viens-je vous demander que vous quittiez l'empire?
Que vous m'aimiez? Hélas! je ne viens que vous dire
Qu'après m'être longtemps flatté que mon rival
Trouverait à ses vœux quelque obstacle fatal,
Aujourd'hui qu'il peut tout, que votre hymen s'avance,
Exemple[2] infortuné d'une longue constance,
Après cinq ans d'amour et d'espoir superflus,
Je pars, fidèle encor quand je n'espère plus.
Au lieu de s'offenser, elle pourra me plaindre.
Quoi qu'il en soit, parlons; c'est assez nous contraindre,
Et que peut craindre, hélas! un amant sans espoir
Qui peut bien se résoudre à ne la jamais voir?

## SCÈNE III. — ANTIOCHUS, ARSACE

ANTIOCHUS

Arsace, entrerons-nous?

ARSACE

Seigneur, j'ai vu la reine;
Mais, pour me faire voir, je n'ai percé qu'à peine[3]
Les flots toujours nouveaux d'un peuple adorateur
Qu'attire sur ses pas sa prochaine grandeur.
Titus, après huit jours d'une retraite austère,

1. Sans dévoiler nos sentiments; 2. Se rapporte à *je*; 3. Avec peine.

Cesse enfin de pleurer Vespasien[1] son père.
Cet amant se redonne aux soins de son amour;
Et, si j'en crois, Seigneur, l'entretien de la cour,
Peut-être avant la nuit l'heureuse Bérénice
60 Change le nom de reine au nom d'impératrice[2].

ANTIOCHUS

Hélas!

ARSACE

Quoi! ce discours pourrait-il vous troubler?

ANTIOCHUS

Ainsi donc sans témoins je ne lui puis parler?

ARSACE

Vous la verrez, Seigneur; Bérénice est instruite
Que vous voulez ici la voir seule et sans suite.
65 La reine d'un regard a daigné m'avertir
Qu'à votre empressement elle allait consentir;
Et sans doute elle attend le moment favorable
Pour disparaître aux yeux d'une cour qui l'accable.

ANTIOCHUS

Il suffit. Cependant n'as-tu rien négligé
70 Des ordres importants dont je t'avais chargé?

ARSACE

Seigneur, vous connaissez ma prompte obéissance.
Des vaisseaux dans Ostie[3] armés en diligence,
Prêts à quitter le port de moments en moments[4],
N'attendent pour partir que vos commandements.
75 Mais qui renvoyez-vous dans votre Comagène[5]?

ANTOCHIUS

Arsace, il faut partir quand j'aurai vu la reine.

ARSACE

Qui doit partir?

ANTIOCHUS

Moi.

**1.** *Vespasien :* empereur depuis 69, mort en 79. Son prestige et son autorité étaient tels que le pouvoir impérial passa sans aucune difficulté à son fils Titus; **2.** En celui d'impératrice; **3.** *Ostie :* port de Rome, près des bouches du Tibre; **4.** D'un moment à l'autre; **5.** *Comagène* (ou Commagène) : pays situé près de l'Euphrate, au nord-est de la Syrie.

ARSACE

Vous ?

ANTIOCHUS

En sortant du palais,
Je sors de Rome, Arsace, et j'en sors pour jamais.

ARSACE

Je suis surpris sans doute, et c'est avec justice.
80 Quoi ! depuis si longtemps la reine Bérénice
Vous arrache, Seigneur, du sein de vos États ;
Depuis trois ans dans Rome elle arrête vos pas ;
Et lorsque cette reine, assurant sa conquête[1],
Vous attend pour témoin de cette illustre[2] fête ;
85 Quand l'amoureux Titus, devenant son époux,
Lui prépare un éclat qui rejaillit sur vous...

ANTIOCHUS

Arsace, laisse-la jouir de sa fortune[3],
Et quitte un entretien dont le cours m'importune.

ARSACE

Je vous entends, Seigneur : ces mêmes dignités[4]
90 Ont rendu Bérénice ingrate à vos bontés[5].
L'inimitié succède à l'amitié trahie.

ANTIOCHUS

Non, Arsace, jamais je ne l'ai moins haïe.

ARSACE

Quoi donc ! de sa grandeur déjà trop prévenu[6],
Le nouvel empereur vous a-t-il méconnu[7] ?
95 Quelque pressentiment de son indifférence
Vous fait-il loin de Rome éviter sa présence ?

ANTIOCHUS

Titus n'a point pour moi paru se démentir,
J'aurais tort de me plaindre.

ARSACE

Et pourquoi donc partir ?
Quel caprice vous rend ennemi de vous-même ?

**1.** La *conquête* de Titus, par son mariage; **2.** *Illustre :* d'un éclat éblouissant; **3.** *Fortune :* destinée; **4.** Ces dignités elles-mêmes précisément; **5.** *Bontés :* marques d'affection; **6.** *Prévenu :* enorgueilli à l'avance; **7.** Affecté de ne plus vous connaître.

100 Le ciel met sur le trône un prince qui vous aime,
Un prince qui jadis, témoin de vos combats,
Vous vit chercher la gloire et la mort sur ses pas,
Et de qui la valeur, par vos soins secondée,
Mit enfin sous le joug la rebelle Judée[1].
105 Il se souvient du jour illustre et douloureux
Qui décida du sort d'un long siège douteux.
Sur leurs triples remparts les ennemis tranquilles
Contemplaient sans péril nos assauts inutiles;
Le bélier impuissant les menaçait en vain :
110 Vous seul, Seigneur, vous seul, une échelle à la main,
Vous portâtes la mort jusque sur leurs murailles.
Ce jour presque éclaira vos propres funérailles :
Titus vous embrassa mourant entre mes bras,
Et tout le camp vainqueur pleura votre trépas.
115 Voici le temps, Seigneur, où vous devez attendre
Le fruit de tant de sang qu'ils vous ont vu répandre.
Si, pressé du désir de revoir vos États,
Vous vous lassez de vivre où vous ne régnez pas,
Faut-il que sans honneur l'Euphrate vous revoie?
120 Attendez pour partir que César vous renvoie
Triomphant et chargé des titres souverains.
Qu'ajoute encore aux rois l'amitié des Romains.
Rien ne peut-il, Seigneur, changer votre entreprise?
Vous ne répondez point?

ANTIOCHUS

Que veux-tu que je dise?
125 J'attends de Bérénice un moment d'entretien.

ARSACE

Hé bien, Seigneur?

ANTIOCHUS

Son sort décidera du mien.

ARSACE

Comment?

ANTIOCHUS

Sur son hymen j'attends qu'elle s'explique.
Si sa bouche s'accorde avec la voix publique,

1. La révolte de la Judée contre Rome commença en 66. Vespasien, qui avait, comme chef de l'armée d'Orient, recommencé méthodiquement la conquête du pays, fut proclamé empereur par les légions avant d'avoir mis fin à la campagne; c'est son fils Titus qu'il chargea de terminer le siège de Jérusalem.

S'il est vrai qu'on l'élève au trône des Césars,
130 Si Titus a parlé, s'il l'épouse, je pars.

ARSACE

Mais qui[1] rend à vos yeux cet hymen si funeste?

ANTIOCHUS

Quand nous serons partis, je te dirai le reste.

ARSACE

Dans quel trouble, Seigneur, jetez-vous mon esprit!

ANTIOCHUS

La reine vient. Adieu, fais tout ce que j'ai dit.

## SCÈNE IV. — BÉRÉNICE, ANTIOCHUS, PHÉNICE

BÉRÉNICE

135 Enfin je me dérobe à la joie importune
De tant d'amis nouveaux que me fait la fortune;
Je fuis de leurs respects l'inutile longueur,
Pour chercher un ami qui me parle du cœur[2].
Il ne faut point mentir, ma juste impatience
140 Vous accusait déjà de quelque négligence.
Quoi! cet Antiochus, disais-je, dont les soins[3]
Ont eu tout l'Orient et Rome pour témoins;
Lui, que j'ai vu toujours, constant dans mes traverses[4],
Suivre d'un pas égal mes fortunes[5] diverses;
145 Aujourd'hui que le ciel semble me présager
Un honneur qu'avec vous je prétends partager[6],
Ce même Antiochus, se cachant à ma vue,
Me laisse à la merci d'une foule inconnue?

ANTIOCHUS

Il est donc vrai, Madame, et, selon ce discours,
150 L'hymen va succéder à vos longues amours?

**1.** Au neutre; **2.** Avec le cœur. Cf. : « Tu lui parles du cœur » (*Andromaque*, v. 1379); **3.** *Soins :* prévenances; **4.** *Traverses :* malheurs; **5.** *Fortunes :* hasards de la destinée; **6.** *Var.* (éd. 1671) :

Aujourd'hui que les dieux semblent me présager
Un honneur qu'avec lui je prétends partager,

L'abbé de Villars avait en effet fait remarquer que Bérénice, étant juive, ne pouvait attester les *dieux* païens;.

BÉRÉNICE

Seigneur, je vous veux bien confier mes alarmes :
Ces jours ont vu mes yeux baignés de quelques larmes;
Ce long deuil que Titus imposait à sa cour
Avait même en secret suspendu son amour;
155 Il n'avait plus pour moi cette ardeur assidue
Lorsqu'il passait[1] les jours attaché sur ma vue.
Muet, chargé de soins[2] et les larmes aux yeux,
Il ne me laissait plus que de tristes adieux.
Jugez de ma douleur, moi dont l'ardeur extrême,
160 Je vous l'ai dit cent fois, n'aime en lui que lui-même;
Moi qui, loin des grandeurs dont il est revêtu,
Aurais choisi son cœur et cherché sa vertu.

ANTIOCHUS

Il a repris pour vous sa tendresse première?

BÉRÉNICE

Vous fûtes spectateur de cette nuit dernière,
165 Lorsque, pour seconder ses soins religieux,
Le sénat a placé son père entre les dieux[3].
De ce juste devoir sa piété contente[4]
A fait place, Seigneur, au soin de son amante[5];
Et même en ce moment, sans qu'il m'en ait parlé,
170 Il est dans le sénat, par son ordre assemblé.
Là, de la Palestine il étend la frontière;
Il y joint l'Arabie et la Syrie entière[6];
Et, si de ses amis j'en dois croire la voix,
Si j'en crois ses serments redoublés mille fois,
175 Il va sur tant d'États couronner Bérénice,
Pour joindre à plus de noms le nom d'impératrice.
Il m'en viendra lui-même assurer en ce lieu.

ANTIOCHUS

Et je viens donc vous dire un éternel adieu.

BÉRÉNICE

Que dites-vous? Ah! ciel! quel adieu! quel langage!
180 Prince, vous vous troublez et changez de visage!

**1.** Ellipse : qu'il avait lorsqu'il passait; **2.** *Soins :* soucis; **3.** L' « apothéose » de l'empereur est décidée par le sénat, si celui-ci juge le souverain défunt digne de cet honneur; **4.** *Contente :* satisfaite; **5.** *Amante :* celle qui aime et est aimée; **6.** Le royaume de Bérénice s'agrandira donc, au sud, de l'Arabie Pétrée et, au nord, de *la Syrie entière*, c'est-à-dire jusqu'à l'Euphrate.

ANTIOCHUS

Madame, il faut partir.

BÉRÉNICE

Quoi! ne puis-je savoir
Quel sujet...

ANTIOCHUS *(à part)*.

Il fallait partir sans la revoir.

BÉRÉNICE

Que craignez-vous ? Parlez[1], c'est trop longtemps se taire.
Seigneur, de ce départ quel est donc le mystère ?

ANTIOCHUS

Au moins souvenez-vous que je cède à vos lois,
Et que vous m'écoutez pour la dernière fois.
Si, dans ce haut degré de gloire et de puissance,
Il vous souvient des lieux où vous prîtes naissance,
Madame, il vous souvient que mon cœur en ces lieux
Reçut le premier trait qui partit de vos yeux :
J'aimai. J'obtins l'aveu[2] d'Agrippa votre frère[3];
Il vous parla pour moi. Peut-être sans colère
Alliez-vous de mon cœur recevoir le tribut;
Titus, pour mon malheur, vint, vous vit et vous plut[4].
Il parut devant vous dans tout l'éclat d'un homme
Qui porte entre ses mains la vengeance de Rome.
La Judée en pâlit. Le triste Antiochus
Se compta le premier au nombre des vaincus.
Bientôt, de mon malheur interprète[5] sévère,
Votre bouche à la mienne ordonna de se taire.
Je disputai[6] longtemps, je fis parler mes yeux;
Mes pleurs et mes soupirs vous suivaient en tous lieux.
Enfin votre rigueur emporta la balance.
Vous sûtes m'imposer l'exil ou le silence.
Il fallut le[7] promettre, et même le jurer.
Mais, puisqu'en ce moment j'ose me déclarer,
Lorsque vous m'arrachiez cette injuste promesse,
Mon cœur faisait serment de vous aimer sans cesse.

**1.** *Var.* (éd. 1671) : *Au nom des dieux, parlez.* V. la variante des v. 145-146; **2.** *Aveu :* approbation; **3.** Agrippa II, fils d'Agrippa Ier; **4.** Souvenir de l'*Anthologie grecque :* « Je la vis, je l'aimai, je lui plus », auquel se mêle une transposition galante du mot guerrier de J. César : « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu »; **5.** Traduisant mon malheur; **6.** *Disputai :* résistai en discutant; **7.** Le silence.

BÉRÉNICE

Ah! que me dites-vous?

ANTIOCHUS

Je me suis tu cinq ans,
Madame, et vais encor me taire plus longtemps.
De mon heureux rival j'accompagnai les armes;
J'espérai de verser mon sang après mes larmes,
Ou qu'au moins, jusqu'à vous porté par mille exploits,
Mon nom[1] pourrait parler, au défaut de ma voix.
Le ciel sembla promettre une fin à ma peine :
Vous pleurâtes ma mort[2], hélas! trop peu certaine.
Inutiles périls! Quelle était mon erreur!
La valeur de Titus surpassait ma fureur[3].
Il faut qu'à sa vertu[4] mon estime réponde[5].
Quoique attendu, Madame, à l'empire du monde,
Chéri de l'univers, enfin aimé de vous,
Il semblait à lui seul appeler[6] tous les coups,
Tandis que, sans espoir, haï, lassé de vivre,
Son malheureux rival ne semblait que le suivre.
Je vois que votre cœur m'applaudit en secret :
Je vois que l'on[7] m'écoute avec moins de regret,
Et que, trop attentive à ce récit funeste,
En faveur de Titus vous pardonnez le reste[8].
Enfin, après un siège aussi cruel que lent,
Il dompta les mutins, reste pâle et sanglant
Des flammes, de la faim, des fureurs intestines,
Et laissa les remparts cachés sous leurs ruines[9].
Rome vous vit, Madame, arriver avec lui.
Dans l'Orient désert quel devint mon ennui[10]!
Je demeurai longtemps errant dans Césarée[11],
Lieux charmants où mon cœur vous avait adorée.
Je vous redemandais à vos tristes[12] États;
Je cherchais en pleurant les traces de vos pas.
Mais enfin, succombant[13] à ma mélancolie,
Mon désespoir tourna mes pas vers l'Italie;

**1.** *Nom :* renom; **2.** Cf. v. 112-114; **3.** *Fureur :* folie; **4.** *Vertu :* mérite né du courage; **5.** *Répondre :* correspondre; **6.** *Appeler :* attirer sur lui et défier; **7.** Valeur affective du pronom indéfini, désignant la personne à qui l'on parle; **8.** L'audace de la déclaration; **9.** Raccourci expressif : les fossés sont comblés par l'effondrement des remparts; **10.** *Ennui :* tourment (sens fort); **11.** *Césarée :* résidence du procurateur romain de Judée; Racine en fait la capitale de Bérénice; **12.** *Tristes* depuis le départ de la reine; **13.** Comme je succombais.

Le sort m'y réservait le dernier de ses coups :
Titus en m'embrassant m'amena devant vous.
Un voile d'amitié vous trompa l'un et l'autre,
Et mon amour devint le confident du vôtre.
245 Mais toujours quelque espoir flattait mes déplaisirs :
Rome, Vespasien traversaient[1] vos soupirs[2] :
Après tant de combats, Titus cédait peut-être.
Vespasien est mort, et Titus est le maître.
Que ne fuyais-je alors! J'ai voulu quelques jours
250 De son nouvel empire examiner le cours[3].
Mon sort est accompli : votre gloire s'apprête;
Assez d'autres, sans moi, témoins de cette fête,
A vos heureux transports viendront joindre les leurs :
Pour moi, qui ne pourrais y mêler que des pleurs,
255 D'un inutile amour trop constante victime,
Heureux, dans mes malheurs, d'en avoir pu sans crime[4]
Conter toute l'histoire aux yeux qui les ont faits,
Je pars plus amoureux que je ne fus jamais.

BÉRÉNICE

Seigneur, je n'ai[5] pas cru que, dans une journée
260 Qui doit avec César[6] unir ma destinée,
Il fût quelque mortel qui pût impunément
Se venir à mes yeux déclarer mon amant.
Mais de mon amitié mon silence est un gage :
J'oublie, en sa faveur, un discours qui m'outrage.
265 Je n'en ai point troublé le cours injurieux;
Je fais plus : à regret je reçois vos adieux.
Le ciel sait qu'au milieu des honneurs qu'il m'envoie
Je n'attendais que vous pour témoin de ma joie.
Avec tout l'univers j'honorais vos vertus.
270 Titus vous chérissait, vous admiriez Titus.
Cent fois je me suis fait une douceur extrême
D'entretenir Titus dans un autre lui-même.

ANTIOCHUS

Et c'est ce que je fuis. J'évite, mais trop tard,
Ces cruels entretiens où je n'ai point de part.

**1.** *Traversaient :* contrariaient; **2.** Les *soupirs* expriment un amour malheureux et insatisfait, par opposition aux *transports* (v. 253), expression vive et sans contrainte de la passion; **3.** Observer les premiers pas du nouvel empereur; **4.** Sans encourir de reproche. Bérénice ne s'est pas en effet fâchée (cf. v. 228); **5.** Je n'aurais; **6.** *César :* titre officiel que portent tous les empereurs depuis Auguste.

275 Je fuis Titus : je fuis ce nom qui m'inquiète[1],
Ce nom qu'à tous moments votre bouche répète.
Que vous dirais-je enfin ? Je fuis des yeux distraits
Qui, me voyant toujours, ne me voyaient jamais.
Adieu. Je vais, le cœur trop plein de votre image,
280 Attendre, en vous aimant, la mort pour mon partage.
Surtout ne craignez point qu'une aveugle douleur
Remplisse[2] l'univers du bruit de mon malheur :
Madame, le seul bruit d'une mort que j'implore
Vous fera souvenir que je vivais encore.
285 Adieu.

## SCÈNE V. — BÉRÉNICE, PHÉNICE

PHÉNICE

Que je le plains ! Tant de fidélité,
Madame, méritait plus de prospérité.
Ne le plaignez-vous pas ?

BÉRÉNICE

Cette prompte retraite
Me laisse, je l'avoue, une douleur secrète.

PHÉNICE

Je l'aurais retenu.

BÉRÉNICE

Qui ? moi, le retenir ?
290 J'en dois perdre plutôt jusques au souvenir.
Tu veux donc que je flatte une ardeur insensée ?

PHÉNICE

Titus n'a point encore expliqué sa pensée
Rome vous voit, Madame, avec des yeux jaloux ;
La rigueur de ses lois m'épouvante pour vous :
295 L'hymen chez les Romains n'admet qu'une Romaine ;
Rome hait tous les rois, et Bérénice est reine.

BÉRÉNICE

Le temps n'est plus, Phénice, où je pouvais trembler.
Titus m'aime, il peut tout, il n'a plus qu'à parler.

1. *M'inquiète :* me désespère (sens fort) ; 2. Ne remplisse.

Il verra le sénat m'apporter ses hommages,
300 Et le peuple de fleurs couronner ses images[1].
De cette nuit, Phénice, as-tu vu la splendeur?
Tes yeux ne sont-ils pas tous[2] pleins de sa grandeur?
Ces flambeaux, ce bûcher[3], cette nuit enflammée,
Ces aigles, ces faisceaux, ce peuple, cette armée,
305 Cette foule de rois, ces consuls, ce sénat,
Qui tous de mon amant[4] empruntaient leur éclat;
Cette pourpre, cet or, que rehaussait sa gloire,
Et ces lauriers encor[5] témoins[6] de sa victoire;
Tous ces yeux qu'on voyait venir de toutes parts
310 Confondre sur lui seul leurs avides regards;
Ce port majestueux, cette douce présence.
Ciel[7]! avec quel respect et quelle complaisance
Tous les cœurs en secret l'assuraient de leur foi!
Parle : peut-on le voir sans penser, comme moi,
315 Qu'en quelque obscurité que le sort l'eût fait naître,
Le monde en le voyant eût reconnu son maître[8]?
Mais, Phénice, où m'emporte un souvenir charmant?
Cependant Rome entière, en ce même moment,
Fait des vœux pour Titus et par des sacrifices,
320 De son règne naissant célèbre[9] les prémices[10].
Que tardons-nous? Allons, pour son empire heureux[11],
Au ciel qui le protège offrir aussi nos vœux.
Aussitôt, sans l'attendre, et sans être attendue,
Je reviens le chercher, et dans cette entrevue
325 Dire tout ce qu'aux cœurs l'un de l'autre contents
Inspirent des transports[12] retenus si longtemps.

**1.** *Var.* (éd. 1671) : *Nos images ;* **2.** Dans la langue du XVII^e^ siècle, il n'existe pas encore de distinction stricte entre *tout* adverbe et *tout* adjectif; c'est l'usage, comme ici, de faire l'accord avec l'adjectif qualificatif qui suit. En français moderne, cette habitude ne s'est conservée qu'au cas où l'adjectif est féminin et commençant par une consonne (ex. : *toute seule*); **3.** Il s'agit du *bûcher* de l'apothéose : le corps de l'empereur y était exposé pendant sept jours; puis son successeur allumait ce bûcher avec un flambeau. Ces détails ont sans doute été suggérés à Racine par un texte d'Hérodien (IV, III) qui raconte l'apothéose de Sévère (III^e^ siècle); **4.** Cf. p. 25, note 5; **5.** Coupe après *encor (Et ces lauriers encor — témoins...) ;* **6.** *Témoins :* témoignages, preuves; **7.** *Var.* (éd. 1671) : *Cieux ;* **8.** Ce vers fut appliqué par les courtisans à Louis XIV; **9.** *Var.* (éd. 1671) : *consacre ;* **10.** *Prémices :* débuts; **11.** Pour le bonheur de son empire (latinisme). *Var.* (éd. 1671) :

Je prétends quelque part à des souhaits si doux.
Phénice, allons nous joindre aux vœux qu'on fait pour nous.

**12.** Cf. p. 36, note 2.

# ACTE II

## SCÈNE PREMIÈRE. — TITUS, PAULIN, SUITE

TITUS

A-t-on vu de ma part le roi de Comagène?
Sait-il que je l'attends?

PAULIN

J'ai couru chez la reine.
Dans son appartement ce prince avait paru;
Il en était sorti lorsque j'y suis couru[1];
De vos ordres, Seigneur, j'ai dit qu'on l'avertisse.

TITUS

Il suffit. Et que fait la reine Bérénice?

PAULIN

La reine, en ce moment, sensible à vos bontés[2],
Charge le ciel de vœux pour vos prospérités.
Elle sortait, Seigneur.

TITUS

Trop aimable princesse!
Hélas!

PAULIN

En sa faveur d'où naît cette tristesse?
L'Orient presque entier va fléchir sous sa loi[3] :
Vous la plaignez?

TITUS

Paulin, qu'on vous laisse avec moi.

## SCÈNE II. — TITUS, PAULIN

TITUS

Hé bien, de mes desseins Rome encore incertaine
Attend que[4] deviendra le destin de la reine,
Paulin; et les secrets de son cœur et du mien
Sont de tout l'univers devenus l'entretien.

**1.** L'emploi de l'auxiliaire « être » n'est plus correct avec le verbe « courir »; mais si l'on substitue *accourir* à courir, on comprend très bien la nuance entre *j'ai couru* (v. 328) et *j'y suis couru ;* **2.** Cf. v. 90 et note; **3.** Cf. v. 171 et 172; **4.** Ce que.

Voici le temps enfin qu'[1]il faut que je m'explique.
De la reine et de moi que dit la voix publique?
345 Parlez : qu'entendez-vous?

PAULIN

J'entends de tous côtés
Publier vos vertus, Seigneur, et ses beautés.

TITUS

Que dit-on des soupirs que je pousse[2] pour elle?
Quel succès[3] attend-on d'un amour si fidèle?

PAULIN

Vous pouvez tout. Aimez, cessez d'être amoureux,
350 La cour sera toujours du parti de vos vœux.

TITUS

Et je l'ai vue aussi cette cour peu sincère,
A ses maîtres toujours trop soigneuse de plaire,
Des crimes de Néron approuver les horreurs;
Je l'ai vue à genoux consacrer[4] ses fureurs.
355 Je ne prends point pour juge une cour idolâtre,
Paulin : je me propose un plus noble[5] théâtre[6];
Et, sans prêter l'oreille à la voix des flatteurs,
Je veux par votre bouche entendre tous les cœurs.
Vous me l'avez promis. Le respect et la crainte
360 Ferment autour de moi le passage à la plainte;
Pour mieux voir, cher Paulin, et pour entendre mieux,
Je vous ai demandé des oreilles, des yeux;
J'ai mis même à ce prix mon amitié secrète :
J'ai voulu que des cœurs vous fussiez l'interprète;
365 Qu'au travers des flatteurs votre sincérité
Fît toujours jusqu'à moi passer la vérité.
Parlez donc. Que faut-il que Bérénice espère?
Rome lui sera-t-elle indulgente ou sévère?
Dois-je croire qu'assise au trône des Césars
370 Une si belle reine offensât ses regards?

PAULIN

N'en doutez point, Seigneur; soit raison, soit caprice,
Rome ne l'attend point pour son impératrice.

1. Où; 2. Cf. p. 36, note 2; 3. *Succès :* issue (bonne ou mauvaise); 4. *Consacrer :* attribuer une valeur sacrée; 5. *Var.* (éd. 1671) : *ample ;* 6. Au sens de *public* (allusion au goût de Néron pour les représentations théâtrales).

On sait qu'elle est charmante[1], et de si belles mains
Semblent vous demander l'empire des humains;
375 Elle a même, dit-on, le cœur d'une Romaine;
Elle a mille vertus; mais, Seigneur, elle est reine.
Rome, par une loi qui ne se peut changer,
N'admet avec son sang aucun sang étranger
Et ne reconnaît point les fruits illégitimes
380 Qui naissent d'un hymen contraire à ses maximes[2].
D'ailleurs, vous le savez, en bannissant ses rois,
Rome à ce nom, si noble et si saint autrefois,
Attacha pour jamais une haine puissante;
Et quoiqu'[3]à ses Césars fidèle, obéissante,
385 Cette haine, Seigneur, reste de sa fierté[4],
Survit dans tous les cœurs après la liberté[5].
Jules[6], qui le premier la soumit à ses armes,
Qui fit taire les lois dans le bruit des alarmes,
Brûla pour Cléopâtre; et, sans se déclarer,
390 Seule dans l'Orient la laissa soupirer.
Antoine[7], qui l'aima jusqu'à l'idolâtrie,
Oublia dans son sein sa gloire et sa patrie,
Sans oser toutefois se nommer son époux :
Rome l'alla chercher jusques à ses genoux
395 Et ne désarma point sa fureur vengeresse
Qu'elle n'eût accablé l'amant et la maîtresse.
Depuis ce temps, Seigneur, Caligula, Néron,
Monstres dont à regret je cite ici le nom,
Et qui, ne conservant que la figure d'homme,
400 Foulèrent à leurs pieds toutes les lois de Rome,
Ont craint cette loi seule et n'ont point à nos yeux
Allumé le flambeau d'un hymen odieux.
Vous m'avez commandé surtout d'être sincère.

**1.** *Charmant :* capable d'ensorceler (sens fort); **2.** *Maximes :* ici, règles de la vie politique; **3.** Quoique [Rome soit...]; **4.** *Fierté :* caractère farouche et énergique (sens fort); **5.** C'est-à-dire après la fin du régime républicain. En effet, depuis la révolution de 509 av. J.-C. (expulsion des Tarquins), le titre de « roi » était abhorré des Romains, et même sous le régime impérial on garda la façade des institutions républicaines; **6.** *Jules* César, après sa victoire sur Pompée à Pharsale (48 av. J.-C.), passa en Égypte; il se lia, pour des raisons politiques aussi bien que sentimentales, avec Cléopâtre, dont il eut un fils. Contrairement à ce qui est dit au v. 390, la reine d'Égypte revint à Rome avec César (45) et y fut reçue officiellement; **7.** Après la mort de César, Antoine, chargé des affaires d'Orient, devint lui aussi l'amant de Cléopâtre et son allié. Octave vainquit les forces unies d'Antoine et de Cléopâtre à la bataille navale d'Actium; la reine, trahissant en secret la cause d'Antoine, essaya alors de traiter avec Octave, mais en vain. Antoine, puis Cléopâtre se donnèrent la mort.

De l'affranchi Pallas[1] nous avons vu le frère,
405 Des fers de Claudius Félix encor flétri[2],
De deux[3] reines, Seigneur, devenir le mari;
Et, s'il faut jusqu'au bout que je vous obéisse,
Ces deux reines étaient du sang de Bérénice[4].
Et vous croiriez pouvoir, sans blesser nos regards,
410 Faire entrer une reine au lit de nos Césars,
Tandis que l'Orient dans le lit de ses reines
Voit passer un esclave au sortir de nos chaînes?
C'est ce que les Romains pensent de votre amour :
Et je ne réponds pas[5], avant la fin du jour,
415 Que le sénat, chargé des vœux de tout l'empire,
Ne vous redise ici ce que je viens de dire;
Et que Rome avec lui, tombant à vos genoux,
Ne vous demande un choix digne d'elle et de vous.
Vous pouvez préparer, Seigneur, votre réponse.

TITUS

420 Hélas! à quel amour on veut que je renonce!

PAULIN

Cet amour est ardent, il le faut confesser.

TITUS

Plus ardent mille fois que tu ne peux penser,
Paulin. Je me suis fait un plaisir nécessaire
De la voir chaque jour, de l'aimer, de lui plaire.
425 J'ai fait plus, je n'ai rien de secret à tes yeux,
J'ai pour elle cent fois rendu grâces aux dieux
D'avoir choisi mon père au fond de l'Idumée[6],
D'avoir rangé sous lui l'Orient et l'armée,
Et, soulevant encor le reste des humains,
430 Remis Rome sanglante en ses paisibles mains[7].
J'ai même souhaité la place de mon père,

1. *Pallas :* affranchi et « ministre » de Claude; il en est question dans *Britannicus* : Agrippine, conformément à la vérité historique, en fait son conseiller politique; 2. Félix (frère de Pallas), encore flétri par les fers de l'empereur Claude (dont il était aussi l'esclave affranchi); 3. Félix, procurateur de Judée, avait épousé Drusilla Ire, sœur d'Agrippa II et de Bérénice, puis Drusilla II, petite-fille d'Antoine et de Cléopâtre; 4. Bérénice, comme les deux Drusilla, descendait de Cléopâtre et des Lagides, rois d'Égypte; 5. Je ne garantis pas; 6. *Idumée :* région située au sud de la Judée; Vespasien, chargé de réprimer la révolte de Judée, s'y trouvait quand l'armée le proclama empereur; 7. En une année (juin 68-décembre 69) Rome avait vu successivement quatre empereurs renversés par des révoltes militaires (Néron, Galba, Othon, Vitellius); des luttes sanglantes avaient marqué ces révolutions. Vespasien, à son tour, dut livrer bataille dans Rome pour réduire les légions de Vitellius.

Moi, Paulin, qui cent fois, si le sort moins sévère
Eût voulu de sa vie étendre les liens[1],
Aurais donné mes jours pour prolonger les siens :
435 Tout cela (qu'un amant sait mal ce qu'il désire!)
Dans l'espoir d'élever Bérénice à l'empire,
De reconnaître[2] un jour son amour et sa foi,
Et de voir à ses pieds tout le monde avec moi.
Malgré tout mon amour, Paulin, et tous ses charmes,
440 Après mille serments appuyés de mes larmes,
Maintenant que je puis couronner tant d'attraits,
Maintenant que je l'aime encor plus que jamais,
Lorsqu'un heureux hymen, joignant nos destinées,
Peut payer en un jour les vœux de cinq années,
445 Je vais, Paulin... O ciel! puis-je le déclarer?

PAULIN

Quoi, Seigneur?

TITUS

Pour jamais je vais m'en séparer.
Mon cœur en ce moment[3] ne vient pas de se rendre.
Si je t'ai fait parler, si j'ai voulu t'entendre,
Je voulais que ton zèle achevât en secret
450 De confondre[4] un amour qui se tait à regret.
Bérénice a longtemps balancé[5] la victoire;
Et si je penche enfin du côté de ma gloire[6],
Crois qu'il m'en a coûté, pour vaincre tant d'amour,
Des combats dont mon cœur saignera plus d'un jour.
455 J'aimais, je soupirais[7] dans une paix profonde :
Un autre était chargé de l'empire du monde.
Maître de mon destin, libre de mes soupirs,
Je ne rendais qu'à moi compte de mes désirs.
Mais à peine le ciel eut rappelé mon père,
460 Dès que ma triste main eut fermé sa paupière,
De mon aimable[8] erreur je fus désabusé :
Je sentis le fardeau qui m'était imposé;
Je connus que bientôt, loin d'être à ce que j'aime,
Il fallait, cher Paulin, renoncer à moi-même;
465 Et que le choix des dieux, contraire à mes amours,

**1.** Reculer les bornes, allonger; **2.** *Reconnaître :* témoigner de la reconnaissance à...; **3.** A cet instant même; **4.** *Confondre :* mettre dans l'impossibilité de se défendre; **5.** *Balancer* (sens actif) : rendre incertain; **6.** *Gloire :* honneur (même sens que chez Corneille); **7.** Cf. p. 36 et note 2; **8.** *Aimable :* digne d'être aimée et cultivée.

Livrait à l'univers le reste de mes jours.
Rome observe aujourd'hui ma conduite nouvelle.
Quelle honte pour moi, quel présage pour elle,
Si dès le premier pas, renversant tous ses droits,
470 Je fondais mon bonheur sur le débris[1] des lois!
Résolu d'accomplir ce cruel sacrifice,
J'y voulus préparer la triste Bérénice;
Mais par où commencer? Vingt fois, depuis huit jours,
J'ai voulu devant elle en ouvrir le discours;
475 Et, dès le premier mot, ma langue embarrassée
Dans ma bouche vingt fois a demeuré[2] glacée.
J'espérais que du moins mon trouble et ma douleur
Lui ferait[3] pressentir notre commun malheur;
Mais, sans me soupçonner, sensible à mes alarmes,
480 Elle m'offre sa main pour essuyer mes larmes,
Et ne prévoit rien moins, dans cette obscurité[4],
Que la fin d'un amour qu'elle a trop mérité.
Enfin j'ai ce matin rappelé ma constance[5] :
Il faut la voir, Paulin, et rompre le silence.
485 J'attends Antiochus pour lui recommander
Ce dépôt précieux que je ne puis garder :
Jusque dans l'Orient je veux qu'il la remeine[6].
Demain Rome avec lui verra partir la reine.
Elle en sera bientôt instruite par ma voix;
490 Et je vais lui parler pour la dernière fois.

PAULIN

Je n'attendais pas moins de cet amour de gloire
Qui partout après vous attacha la victoire.
La Judée asservie[7], et ses remparts fumants,
De cette noble ardeur éternels monuments[8],
495 Me répondaient assez que votre grand courage
Ne voudrait pas, Seigneur, détruire son ouvrage;
Et qu'un héros vainqueur de tant de nations
Saurait bien, tôt ou tard, vaincre ses passions.

1. *Débris* : ruine, destruction; 2. Demeurer, suivi d'un attribut, ne se construit plus aujourd'hui qu'avec l'auxiliaire « être », mais la langue du XVII^e^ siècle connaît la construction avec l'un ou l'autre des deux auxiliaires; le passé composé avec « avoir » insiste sur l'action qui a eu lieu; le passé composé avec « être » insiste davantage sur l'état qui en résulte; 3. Accord au singulier, car les deux sujets n'expriment qu'une seule idée; cette licence grammaticale est d'ailleurs nécessaire ici pour la prosodie; 4. Dans cet état d'ignorance où elle est laissée par manque d'éclaircissement; 5. J'ai rassemblé mon énergie; 6. Orthographe du XVII^e^ siècle, nécessaire ici afin de conserver la rime pour l'œil; 7. L'asservissement de la Judée (latinisme); 8. *Monument* : ce qui garde le souvenir (sens étymologique).

TITUS

Ah! que sous de beaux noms cette gloire est cruelle!
500 Combien mes tristes yeux la trouveraient plus belle,
S'il ne fallait encor qu'affronter le trépas!
Que dis-je! Cette ardeur que j'ai pour ses appas,
Bérénice en mon sein l'a jadis allumée.
Tu ne l'ignores pas : toujours la renommée
505 Avec le même éclat n'a pas semé mon nom;
Ma jeunesse, nourrie[1] à la cour de Néron,
S'égarait, cher Paulin, par l'exemple abusée,
Et suivait du plaisir la pente trop aisée[2].
Bérénice me plut. Que ne fait point un cœur
510 Pour plaire à ce qu'il aime et gagner son vainqueur?
Je prodiguai mon sang; tout fit place à mes armes.
Je revins triomphant. Mais le sang et les larmes
Ne me suffisaient pas pour mériter ses vœux :
J'entrepris le bonheur de mille malheureux.
515 On vit de toutes parts mes bontés se répandre :
Heureux, et plus heureux que tu ne peux comprendre,
Quand je pouvais paraître à ses yeux satisfaits
Chargé de mille cœurs conquis par mes bienfaits.
Je lui dois tout, Paulin. Récompense cruelle!
520 Tout ce que je lui dois va retomber sur elle.
Pour prix de tant de gloire et de tant de vertus,
Je lui dirai : « Partez, et ne me voyez plus. »

PAULIN

Hé quoi? Seigneur, hé quoi? cette magnificence
Qui va jusqu'à l'Euphrate étendre sa puissance,
525 Tant d'honneurs, dont l'excès a surpris le sénat,
Vous laissent-ils encor craindre le nom d'ingrat?
Sur cent peuples nouveaux Bérénice commande.

TITUS

Faibles amusements[3] d'une douleur si grande!
Je connais Bérénice et ne sais que trop bien
530 Que son cœur n'a jamais demandé que le mien.
Je l'aimai; je lui plus. Depuis cette journée
(Dois-je dire funeste, hélas! ou fortunée?),
Sans avoir, en aimant, d'objet que[4] son amour,

1. *Nourrie :* élevée. Vespasien, d'origine bourgeoise, avait commencé sa carrière sous Néron; 2. Selon Suétone, la jeunesse de Titus fut peu exemplaire; 3. *Amusements :* moyens de diversion; 4. Autre que...

Étrangère dans Rome, inconnue à la cour,
535 Elle passe ses jours, Paulin, sans rien prétendre[1]
Que quelque heure à me voir et le reste à m'attendre.
Encor, si quelquefois un peu moins assidu
Je passe le moment où je suis attendu,
Je la revois bientôt de pleurs toute trempée :
540 Ma main à les sécher est longtemps occupée.
Enfin tout ce qu'amour a de nœuds plus puissants[2],
Doux reproches, transports[3] sans cesse renaissants,
Soin de plaire sans art[4], crainte toujours nouvelle,
Beauté, gloire, vertu, je trouve tout en elle.
545 Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
Et crois toujours la voir pour la première fois.
N'y songeons plus. Allons, cher Paulin : plus j'y pense,
Plus je sens chanceler ma cruelle constance[5].
Quelle nouvelle, ô ciel! je lui vais annoncer!
550 Encore un coup, allons, il n'y faut plus penser.
Je connais mon devoir, c'est à moi de le suivre :
Je n'examine point si j'y pourrai survivre.

## SCÈNE III. — TITUS, PAULIN, RUTILE

RUTILE

Bérénice, Seigneur, demande à vous parler.

TITUS

Ah! Paulin!

PAULIN

Quoi! déjà vous semblez reculer?
555 De vos nobles projets, Seigneur, qu'il vous souvienne :
Voici le temps.

TITUS

Hé bien, voyons-la. Qu'elle vienne.

## SCÈNE IV. — BÉRÉNICE, TITUS, PAULIN, PHÉNICE

BÉRÉNICE

Ne vous offensez pas si mon zèle indiscret[6]
De votre solitude interrompt le secret.

1. *Prétendre :* revendiquer; 2. Tous les liens les plus puissants que l'amour possède; 3. Cf. p. 36, note 2; 4. *Art :* artifice; 5. *Constance :* énergie; 6. *Indiscret :* qui manque de discernement.

Tandis qu'autour de moi votre cour assemblée
560 Retentit des bienfaits dont vous m'avez comblée,
Est-il juste, Seigneur, que seule en ce moment
Je demeure sans voix et sans ressentiment[1] !
Mais, Seigneur (car je sais que cet ami sincère
Du secret de nos cœurs connaît tout le mystère),
565 Votre deuil est fini, rien n'arrête vos pas,
Vous êtes seul enfin, et ne me cherchez pas !
J'entends[2] que vous m'offrez un nouveau diadème,
Et ne puis cependant vous entendre vous-même.
Hélas ! plus de repos, Seigneur, et moins d'éclat.
570 Votre amour ne peut-il paraître qu'au sénat ?
Ah ! Titus, car enfin l'amour fuit la contrainte
De tous ces noms[3] que suit[4] le respect et la crainte,
De quel soin votre amour va-t-il s'importuner ?
N'a-t-il que des États qu'il me puisse donner ?
575 Depuis quand croyez-vous que ma grandeur me touche ?
Un soupir, un regard, un mot de votre bouche,
Voilà l'ambition d'un cœur comme le mien.
Voyez-moi plus souvent, et ne me donnez rien.
Tous vos moments sont-ils dévoués à l'empire ?
580 Ce cœur, après huit jours[5], n'a-t-il rien à me dire ?
Qu'un mot va rassurer mes timides[6] esprits !
Mais parliez-vous de moi quand je vous ai surpris ?
Dans vos secrets discours étais-je intéressée,
Seigneur ? Étais-je au moins présente à la[7] pensée ?

TITUS

585 N'en doutez point, Madame ; et j'atteste les dieux
Que toujours Bérénice est présente à mes yeux.
L'absence ni le temps, je vous le jure encore,
Ne vous peuvent ravir ce cœur qui vous adore.

BÉRÉNICE

Hé quoi ! vous me jurez une éternelle ardeur,
590 Et vous me la jurez avec cette froideur ?
Pourquoi même du ciel[8] attester la puissance ?

1. *Ressentiment :* tout sentiment qui répond à un témoignage d'amitié ou de haine ; ici, sentiment de reconnaissance. En français moderne, c'est toujours un sentiment de vengeance qui répond à un outrage reçu ; 2. J'entends dire ; 3. De tous ces titres... Elle ne l'appelle plus « *Seigneur* » ; 4. Accord avec un seul sujet ; 5. La semaine de deuil officiel après la mort de Vespasien (cf. v. 301 et suivants) ; 6. *Timide :* porté à la crainte ; 7. Puisque aucune *parole* n'a pu être adressée par Titus à Bérénice, était-elle présente à *la* pensée ? 8. *Var.* (éd. 1671) : *Pourquoi des Immortels.* Cf. variante des vers 145-146.

Faut-il par des serments vaincre ma défiance?
Mon cœur ne prétend point, Seigneur, vous démentir,
Et je vous en croirai sur un simple soupir.

TITUS

595 Madame...

BÉRÉNICE

Hé bien, Seigneur? Mais quoi! sans me répondre
Vous détournez les yeux, et semblez vous confondre[1].
Ne m'offrirez-vous plus qu'un visage interdit?
Toujours la mort d'un père occupe votre esprit?
Rien ne peut-il charmer l'ennui[2] qui vous dévore?

TITUS

600 Plût au ciel que mon père, hélas! vécût encore!
Que je vivais heureux!

BÉRÉNICE

Seigneur, tous ces regrets
De votre piété sont de justes effets.
Mais vos pleurs ont assez honoré sa mémoire :
Vous devez d'autres soins à Rome, à votre gloire.
605 De mon propre intérêt je n'ose vous parler.
Bérénice autrefois pouvait vous consoler :
Avec plus de plaisir vous m'avez écoutée.
De combien de malheurs pour vous persécutée,
Vous ai-je pour un mot sacrifié mes pleurs!
610 Vous regrettez un père : hélas! faibles douleurs!
Et moi (ce souvenir me fait frémir encore)
On voulait m'arracher de tout ce que j'adore;
Moi, dont vous connaissez le trouble et le tourment
Quand vous ne me quittez que pour quelque moment;
615 Moi, qui mourrais le jour qu'on voudrait m'interdire
De vous...

TITUS

Madame, hélas! que me venez-vous dire?
Quel temps choisissez-vous? Ah! de grâce, arrêtez;
C'est trop pour un ingrat prodiguer vos bontés.

BÉRÉNICE

Pour un ingrat, Seigneur! Et le pouvez-vous être?
620 Ainsi donc mes bontés vous fatiguent peut-être?

1. Etre confondu, interdit; 2. *Ennui :* inquiétude (sens fort).

TITUS

Non, Madame; jamais, puisqu'il faut vous parler,
Mon cœur de plus de feux[1] ne se sentit brûler.
Mais...

BÉRÉNICE

Achevez...

TITUS

Hélas!

BÉRÉNICE

Parlez.

TITUS

Rome... L'Empire...

BÉRÉNICE

Hé bien?

TITUS

Sortons, Paulin : je ne lui puis rien dire.

## SCÈNE V. — BÉRÉNICE, PHÉNICE

BÉRÉNICE

Quoi! me quitter sitôt, et ne me dire rien?
Chère Phénice, hélas! quel funeste entretien!
Qu'ai-je fait? Que veut-il? Et que dit[2] ce silence?

PHÉNICE

Comme vous, je me perds[3] d'autant plus que j'y pense.
Mais ne s'offre-t-il rien à votre souvenir
Qui contre vous, Madame, ait pu le prévenir[4]?
Voyez, examinez.

BÉRÉNICE

Hélas! tu peux m'en croire,
Plus je veux du passé rappeler la mémoire,
Du jour que je le vis jusqu'à ce triste jour,
Plus je vois qu'on me peut reprocher trop d'amour.
Mais tu nous entendais. Il ne faut rien me taire :
Parle. N'ai-je rien dit qui lui puisse déplaire?

1. *Feux* (terme traditionnel de la langue galante et précieuse) : ardeur amoureuse; 2. Que veut dire...; 3. Je m'y perds; 4. *Prévenir :* influencer par avance.

Que sais-je? J'ai peut-être avec trop de chaleur
Rabaissé ses présents ou blâmé sa douleur.
N'est-ce point que de Rome il redoute la haine?
640 Il craint peut-être, il craint d'épouser une reine.
Hélas! s'il était vrai... Mais non, il a cent fois
Rassuré mon amour contre leurs[1] dures lois;
Cent fois... Ah! qu'il m'explique un silence si rude[2].
Je ne respire pas dans cette incertitude.
645 Moi, je vivrais, Phénice, et je pourrais penser
Qu'il me néglige, ou bien que j'ai pu l'offenser?
Retournons sur ses pas. Mais quand je m'examine,
Je crois de ce désordre[3] entrevoir l'origine,
Phénice : il aura su tout ce qui s'est passé;
650 L'amour d'Antiochus l'a peut-être offensé.
Il attend, m'a-t-on dit, le roi de Comagène;
Ne cherchons point ailleurs le sujet de ma peine.
Sans doute ce chagrin[4] qui vient de m'alarmer
N'est qu'un léger soupçon facile à désarmer.
655 Je ne te vante point cette faible victoire[5],
Titus. Ah! plût au ciel que, sans blesser ta gloire,
Un rival plus puissant voulût tenter ma foi[6]
Et pût mettre à mes pieds plus d'empires que toi;
Que de spectres sans nombre il pût payer ma flamme[7];
660 Que ton amour n'eût rien à donner que ton âme!
C'est alors, cher Titus, qu'aimé, victorieux[8],
Tu verrais de quel prix ton cœur est à mes yeux.
Allons, Phénice, un mot pourra le satisfaire.
Rassurons-nous, mon cœur, je puis encor lui plaire.
665 Je me comptais trop tôt au rang des malheureux!
Si Titus est jaloux, Titus est amoureux.

**1.** Des Romains (idée contenue dans *Rome*, v. 639); **2.** *Rude :* cruel; **3.** Le trouble que Titus a révélé par son silence (cf. v. 624); **4.** *Chagrin :* mécontentement (celui que semble éprouver Titus); **5.** Celle que Bérénice a fait remporter à Titus, en repoussant l'amour d'Antiochus; **6.** Mettre à l'épreuve ma fidélité; **7.** *Flamme.* Encore un terme traditionnel du vocabulaire galant (cf. *feux*, v. 622); **8.** A opposer à la *faible victoire* du v. 655.

# ACTE III

## SCÈNE PREMIÈRE. — TITUS, ANTIOCHUS, ARSACE

TITUS

Quoi, Prince? vous partiez? Quelle raison subite
Presse votre départ, ou plutôt votre fuite?
Vouliez-vous me cacher jusques à vos adieux?
670 Est-ce comme ennemi que vous quittez ces lieux?
Que diront, avec moi, la cour, Rome, l'empire?
Mais, comme votre ami, que ne puis-je point dire?
De quoi m'accusez-vous? Vous avais-je sans choix
Confondu jusqu'ici dans la foule des rois?
675 Mon cœur vous fut ouvert tant qu'a vécu mon père :
C'était le seul présent que je pouvais vous faire;
Et lorsque avec mon cœur ma main peut s'épancher[1],
Vous fuyez mes bienfaits tout prêts à vous chercher?
Pensez-vous, qu'oubliant ma fortune[2] passée,
680 Sur ma seule grandeur j'arrête ma pensée,
Et que tous mes amis s'y présentent de loin
Comme autant d'inconnus dont je n'ai plus besoin?
Vous-même, à mes regards qui vouliez vous soustraire,
Prince, plus que jamais vous m'êtes nécessaire.

ANTIOCHUS

685 Moi, Seigneur?

TITUS

Vous.

ANTIOCHUS

Hélas! d'un prince malheureux
Que pouvez-vous, Seigneur, attendre que[3] des vœux?

TITUS

Je n'ai pas oublié, prince, que ma victoire
Devait à vos exploits la moitié de sa gloire[4],
Que Rome vit passer au nombre des vaincus
690 Plus d'un captif chargé des fers d'Antiochus;
Que dans le Capitole elle voit attachées

1. *S'épancher* : s'ouvrir pour laisser couler des bienfaits; 2. *Fortune* : destinée; 3. *Attendre* [d'autre] *que... ;* 4. Cf. v. 100-115.

Les dépouilles des Juifs[1] par vos mains arrachées.
Je n'attends pas de vous de ces sanglants exploits,
Et je veux seulement emprunter votre voix.
695 Je sais que Bérénice, à vos soins redevable,
Croit posséder en vous un ami véritable :
Elle ne voit dans Rome et n'écoute que vous;
Vous ne faites qu'un cœur et qu'une âme avec nous.
Au nom d'une amitié si constante et si belle,
700 Employez le pouvoir que vous avez sur elle :
Voyez-la de ma part.

ANTIOCHUS

Moi, paraître à ses yeux?
La reine pour jamais a reçu mes adieux.

TITUS

Prince, il faut que pour moi vous lui parliez encore.

ANTIOCHUS

Ah! parlez-lui, Seigneur. La reine vous adore.
705 Pourquoi vous dérober vous-même en ce moment
Le plaisir de lui faire un aveu si charmant[2]?
Elle l'attend, Seigneur, avec impatience.
Je réponds, en partant, de son obéissance;
Et même elle m'a dit que, prêt à l'épouser,
710 Vous ne la verrez plus que pour l'y disposer.

TITUS

Ah! qu'un aveu si doux aurait lieu de me plaire!
Que je serais heureux si j'avais à le faire!
Mes transports[3] aujourd'hui s'attendaient d'éclater[4],
Cependant aujourd'hui, Prince, il faut la quitter.

ANTIOCHUS

715 La quitter! Vous, Seigneur?

TITUS

Telle est ma destinée,
Pour elle et pour Titus il n'est plus d'hyménée.
D'un espoir si charmant je me flattais en vain :
Prince il faut avec vous qu'elle parte demain.

**1.** Allusion aux cérémonies du triomphe, qui a suivi la victoire de Titus sur les Juifs; les prisonniers suivaient le cortège, et les trophées de la victoire étaient suspendus au capitole; **2.** *Charmant :* capable de séduire (sens fort); **3.** Cf. p. 36, note 2; **4.** Étaient sur le point de se manifester au grand jour.

ANTIOCHUS

Qu'entends-je ? O ciel !

TITUS

Plaignez ma grandeur importune.
720 Maître de l'univers, je règle sa fortune[1] ;
Je puis faire les rois, je puis les déposer ;
Cependant de mon cœur je ne puis disposer ;
Rome, contre les rois de tout temps soulevée,
Dédaigne une beauté dans la pourpre[2] élevée :
725 L'éclat du diadème et cent rois pour aïeux
Déshonorent ma flamme et blessent tous les yeux.
Mon cœur, libre d'ailleurs[3], sans craindre les murmures[4],
Peut brûler à son choix dans des flammes obscures[5] ;
Et Rome avec plaisir recevrait[6] de ma main
730 La moins digne beauté qu'elle cache en son sein.
Jules[7] céda lui-même au torrent qui m'entraîne.
Si le peuple demain ne voit partir la reine,
Demain elle entendra ce peuple furieux
Me venir demander son départ à ses[8] yeux.
735 Sauvons de cet affront mon nom et sa mémoire ;
Et, puisqu'il faut céder, cédons à notre gloire.
Ma bouche et mes regards, muets depuis huit jours[9],
L'auront pu préparer à ce triste discours :
Et même en ce moment, inquiète, empressée,
740 Elle veut qu'à ses yeux j'explique ma pensée.
D'un amant interdit soulagez le tourment :
Épargnez à mon cœur cet éclaircissement.
Allez, expliquez-lui mon trouble et mon silence ;
Surtout, qu'elle me laisse éviter sa présence :
745 Soyez le seul témoin de ses pleurs et des miens ;
Portez-lui mes adieux, et recevez les siens.
Fuyons tous deux, fuyons un spectacle funeste
Qui de notre constance accablerait le reste[10].
Si l'espoir de régner et de vivre en mon cœur

**1.** Cf. p. 53, note 2 ; **2.** Symbole de la dignité royale (cf. p. 43 note 5) ; **3.** *D'ailleurs :* par ailleurs, pour tout autre choix ; **4.** *Murmures :* protestations violentes (sens fort) ; **5.** Des amours pour des femmes de condition modeste ; **6.** *Recevrait :* accueillerait ; **7.** Cf. v. 387 et suivants, ainsi que la note 6 de la p. 43 ; **8.** Le possessif crée une légère équivoque ; on peut comprendre : sous ses propres yeux (ceux du peuple, qui veut « voir » le départ de Bérénice et en avoir ainsi la certitude) ou bien sous les yeux de Bérénice (qui non seulement « entendra » mais « verra » la fureur du peuple). Le deuxième sens paraît plus acceptable ; **9.** Cf. p. 49, note 5 ; **10.** *Le reste :* ce qui nous reste de fermeté.

750 Peut de son infortune adoucir la rigueur,
Ah! Prince! jurez-lui que, toujours trop fidèle,
Gémissant dans ma cour, et plus exilé qu'elle,
Portant jusqu'au tombeau le nom de son amant,
Mon règne ne sera qu'un long bannissement,
755 Si le ciel, non content de me l'avoir ravie,
Veut encor m'affliger par une longue vie[1].
Vous, que l'amitié seule attache sur ses pas,
Prince, dans son malheur ne l'abandonnez pas :
Que l'Orient vous voie arriver à sa suite;
760 Que ce soit un triomphe, et non pas une fuite;
Qu'une amitié si belle ait d'éternels liens;
Que mon nom soit toujours dans tous vos entretiens.
Pour rendre vos États plus voisins l'un de l'autre,
L'Euphrate bornera son empire et le vôtre.
765 Je sais que le sénat, tout plein de votre nom,
D'une commune voix confirmera ce don.
Je joins la Cilicie[2] à votre Comagène.
Adieu. Ne quittez point ma princesse, ma reine,
Tout ce qui de mon cœur fut l'unique désir,
770 Tout ce que j'aimerai jusqu'au dernier soupir.

## SCÈNE II. — ANTIOCHUS, ARSACE

ARSACE

Ainsi le ciel s'apprête à vous rendre justice :
Vous partirez, Seigneur, mais avec Bérénice.
Loin de vous la ravir, on va vous la livrer.

ANTIOCHUS

Arsace, laisse-moi le temps de respirer.
775 Ce changement est grand, ma surprise est extrême :
Titus entre mes mains remet tout ce qu'il aime!
Dois-je croire, grands dieux! ce que je viens d'ouïr?
Et quand je le croirais, dois-je m'en réjouir?

**1.** Utilisation habile et émouvante de la vérité historique : Titus ne régna que deux ans et mourut en 81, âgé de quarante et un ans; **2.** *La Cilicie :* province romaine située au sud-est de l'Asie Mineure; elle est à l'ouest de la Comagène et au nord-ouest de la Syrie. Puisque Titus a l'intention de donner la Syrie à Bérénice (cf. v. 172 et suivants), la frontière commune aux royaumes de Bérénice et d'Antiochus se trouvera entre la Cilicie et la Syrie. Quant à l'Euphrate, il marque en réalité la frontière commune des deux royaumes avec les Parthes.

ARSACE

Mais, moi-même, Seigneur, que faut-il que je croie?
780 Quel obstacle nouveau s'oppose à votre joie?
Me trompiez-vous tantôt au sortir de ces lieux,
Lorsque encor tout ému de vos derniers adieux,
Tremblant d'avoir osé s'expliquer devant elle,
Votre cœur me contait son audace nouvelle[1]?
785 Vous fuyiez un hymen qui vous faisait trembler.
Cet hymen est rompu : quel soin[2] peut vous troubler?
Suivez les doux transports[3] où l'amour vous invite.

ANTIOCHUS

Arsace, je me vois chargé de sa conduite[4];
Je jouirai longtemps de ses chers entretiens :
790 Ses yeux mêmes pourront s'accoutumer aux miens;
Et peut-être son cœur fera la différence
Des froideurs de Titus à ma persévérance.
Titus m'accable ici du poids de sa grandeur :
Tout disparaît dans Rome auprès de sa splendeur;
795 Mais, quoique l'Orient soit plein de sa mémoire,
Bérénice y verra des traces de ma gloire.

ARSACE

N'en doutez point, Seigneur, tout succède à[5] vos vœux.

ANTIOCHUS

Ah! que nous nous plaisons à nous tromper tous deux!

ARSACE

Et pourquoi nous tromper[6]?

ANTIOCHUS

Quoi! je lui pourrais plaire?
800 Bérénice à mes vœux ne serait plus contraire?
Bérénice d'un mot flatterait[7] mes douleurs?
Penses-tu seulement que, parmi ses malheurs,
Quand l'univers entier négligerait ses charmes,
L'ingrate me permît de lui donner des larmes,
805 Ou qu'elle s'abaissât jusques à recevoir[8]
Des soins[9] qu'à mon amour elle croirait devoir?

1. Après le silence de cinq ans; 2. *Soin :* souci; 3. Cf. p. 36, note 2; 4. De la reconduire en Orient; 5. *Succéder à :* donner du succès à, favoriser; 6. Pourquoi dites-vous que nous nous trompons? 7. *Flatter :* adoucir par un espoir trompeur; 8. *Accepter :* recevoir; 9. *Soins :* prévenances amoureuses.

ARSACE

Et qui peut mieux que vous consoler sa disgrâce?
Sa fortune[1], Seigneur, va prendre une autre face :
Titus la quitte.

ANTIOCHUS

Hélas! de ce grand changement
Il ne me reviendra que le nouveau tourment
D'apprendre par ses pleurs à quel point elle l'aime
Je la verrai gémir; je la plaindrai moi-même.
Pour fruit de tant d'amour, j'aurai le triste emploi
De recueillir des pleurs qui ne sont pas pour moi.

ARSACE

Quoi? ne vous plairez-vous qu'à vous gêner[2] sans cesse?
Jamais dans un grand cœur vit-on plus de faiblesse?
Ouvrez les yeux, Seigneur, et songeons entre nous
Par combien de raisons Bérénice est à vous.
Puisque aujourd'hui Titus ne prétend plus lui plaire,
Songez que votre hymen lui devient nécessaire.

ANTIOCHUS

Nécessaire!

ARSACE

A ses pleurs accordez quelques jours;
De ses premiers sanglots laissez passer le cours :
Tout parlera pour vous, le dépit, la vengeance,
L'absence de Titus, le temps, votre présence,
Trois sceptres[3] que son bras ne peut seul soutenir,
Vos deux États voisins[4] qui cherchent à s'unir.
L'intérêt, la raison, l'amitié, tout vous lie.

ANTIOCHUS

Oui, je respire, Arsace, et tu me rends la vie :
J'accepte avec plaisir un présage si doux.
Que[5] tardons-nous? Faisons ce qu'on attend de nous.
Entrons chez Bérénice; et, puisqu'on nous l'ordonne,
Allons lui déclarer que Titus l'abandonne.
Mais plutôt demeurons. Que faisais-je? Est-ce à moi,
Arsace, à me charger de ce cruel emploi?
Soit vertu, soit amour, mon cœur s'en effarouche.

1. *Fortune :* destinée; 2. *Gêner :* tourmenter; 3. Cf. v. 172; 4. Cf. v. 767, et la note 2; 5. Pourquoi.

L'aimable Bérénice entendrait de ma bouche
Qu'on l'abandonne! Ah! Reine, et qui l'aurait pensé,
Que ce mot dût jamais vous êtes prononcé!

ARSACE

La haine sur Titus tombera tout entière.
840 Seigneur, si vous parlez, ce n'est qu'à sa prière.

ANTIOCHUS

Non, ne la voyons point; respectons sa douleur :
Assez d'autres viendront lui conter son malheur.
Et ne la crois-tu pas assez infortunée
D'apprendre à quel mépris Titus l'a condamnée,
845 Sans lui donner encor le déplaisir fatal
D'apprendre ce mépris par son propre rival?
Encore un coup, fuyons; et par cette nouvelle
N'allons point nous charger d'une haine immortelle.

ARSACE

Ah! la voici, Seigneur; prenez votre parti.

ANTIOCHUS

850 O ciel!

## SCÈNE III. — BÉRÉNICE, ANTIOCHUS, ARSACE, PHÉNICE

BÉRÉNICE

Hé quoi, Seigneur! vous n'êtes point parti?

ANTIOCHUS

Madame, je vois bien que vous êtes déçue,
Et que c'était César que cherchait votre vue.
Mais n'accusez que lui, si, malgré mes adieux,
De ma présence encor j'importune vos yeux.
855 Peut-être en ce moment je serais dans Ostie[1],
S'il ne m'eût de sa cour défendu la sortie.

BÉRÉNICE

Il vous cherche vous seul. Il nous évite tous.

ANTIOCHUS

Il ne m'a retenu que pour parler de vous.

1. Cf. vers 72.

BÉRÉNICE

De moi, Prince ?

ANTIOCHUS

Oui, Madame.

BÉRÉNICE

Et qu'a-t-il pu vous dire ?

ANTIOCHUS

860 Mille autres mieux que moi pourront vous en instruire.

BÉRÉNICE

Quoi ! Seigneur...

ANTIOCHUS

Suspendez votre ressentiment.
D'autres, loin de se taire en ce même moment,
Triompheraient peut-être, et, pleins de confiance,
Céderaient avec joie à votre impatience ;
865 Mais moi, toujours tremblant, moi, vous le savez bien,
A qui votre repos est plus cher que le mien,
Pour ne le point troubler, j'aime mieux vous déplaire,
Et crains votre douleur plus que votre colère.
Avant la fin du jour vous me justifierez[1].
870 Adieu, Madame.

BÉRÉNICE

O ciel ! quel discours ! Demeurez,
Prince, c'est trop cacher mon trouble à votre vue :
Vous voyez devant vous une reine éperdue,
Qui, la mort dans le sein, vous demande deux mots.
Vous craignez, dites-vous, de troubler mon repos ;
875 Et vos refus cruels, loin d'épargner ma peine,
Excitent ma douleur, ma colère, ma haine.
Seigneur, si mon repos vous est si précieux,
Si moi-même jamais je fus chère à vos yeux,
Éclaircissez le trouble où vous voyez mon âme.
880 Que vous a dit Titus ?

ANTIOCHUS

Au nom des dieux, Madame...

1. *Justifier* : rendre justice.

BÉRÉNICE

Quoi! vous craignez si peu de me désobéir?

ANTIOCHUS

Je n'ai qu'à vous parler pour me faire haïr.

BÉRÉNICE

Je veux que vous parliez.

ANTIOCHUS

Dieux! quelle violence!
Madame, encore un coup, vous louerez mon silence.

BÉRÉNICE

885 Prince, dès ce moment contentez mes souhaits,
Ou soyez de ma haine assuré pour jamais.

ANTIOCHUS

Madame, après cela, je ne puis plus me taire.
Hé bien, vous le voulez, il faut vous satisfaire.
Mais ne vous flattez[1] point : je vais vous annoncer
890 Peut-être des malheurs où[2] vous n'osez penser.
Je connais votre cœur : vous devez vous attendre
Que je le vais frapper par l'endroit le plus tendre.
Titus m'a commandé...

BÉRÉNICE

Quoi?

ANTIOCHUS

De vous déclarer
Qu'à jamais l'un de l'autre il faut vous séparer.

BÉRÉNICE

895 Nous séparer? Qui? Moi? Titus de Bérénice!

ANTIOCHUS

Il faut que devant vous je lui rende justice :
Tout ce que, dans un cœur sensible et généreux[3],
L'amour au désespoir peut rassembler d'affreux,
Je l'ai vu dans le sien. Il pleure, il vous adore.
900 Mais enfin que lui sert de vous aimer encore?
Une reine est suspecte à l'empire romain.
Il faut vous séparer, et vous partez demain.

1. *Ne vous flattez point :* ne vous faites pas d'illusions; 2. Auxquels; 3. *Généreux :* plein de noblesse.

BÉRÉNICE

Nous séparer! Hélas! Phénice!

PHÉNICE

Hé bien, Madame,
Il faut ici montrer la grandeur de votre âme.
905 Ce coup sans doute est rude : il doit vous étonner[1].

BÉRÉNICE

Après tant de serments, Titus m'abandonner!
Titus qui me jurait... Non, je ne le puis croire :
Il ne me quitte point, il y va de sa gloire[2].
Contre son innocence on veut me prévenir[3].
910 Ce piège n'est tendu que pour nous désunir.
Titus m'aime. Titus ne veut point que je meure.
Allons le voir : je veux lui parler tout à l'heure[4].
Allons.

ANTIOCHUS

Quoi? vous pourriez ici me regarder...

BÉRÉNICE

Vous le souhaitez trop pour me persuader.
915 Non, je ne vous crois point. Mais, quoi qu'il en puisse [être,
Pour jamais à mes yeux gardez-vous de paraître.
*(A Phénice.)*
Ne m'abandonne pas dans l'état où je suis.
Hélas! pour me tromper je fais ce que je puis.

## SCÈNE IV. — ANTIOCHUS, ARSACE

ANTIOCHUS

Ne me trompé-je point? L'ai-je bien entendue?
920 Que je me garde, moi, de paraître à sa vue!
Je m'en garderai bien. Et ne partais-je pas,
Si Titus malgré moi n'eût arrêté mes pas?
Sans doute il faut partir. Continuons[5], Arsace.
Elle croit m'affliger : sa haine me fait grâce[6].

**1.** *Étonner :* frapper de stupeur (sens fort); **2.** *Gloire :* honneur (même sens que chez Corneille); **3.** *Prévenir :* donner à l'avance une opinion fausse; **4.** *Tout à l'heure :* tout de suite; **5.** *Continuons :* suivons la décision déjà prise; **6.** Une *grâce :* une faveur.

925 Tu me voyais tantôt inquiet, égaré;
Je partais amoureux, jaloux, désespéré;
Et maintenant, Arsace, après cette défense,
Je partirai peut-être avec indifférence.

ARSACE

Moins que jamais, Seigneur, il faut vous éloigner.

ANTIOCHUS

930 Moi! je demeurerai pour me voir dédaigner?
Des froideurs de Titus je serai responsable?
Je me verrai puni parce qu'il est coupable?
Avec quelle injustice et quelle indignité
Elle doute à mes yeux de ma sincérité!
935 Titus l'aime, dit-elle, et moi je l'ai trahie.
L'ingrate! m'accuser de cette perfidie!
Et dans quel temps encor? dans le moment fatal
Que[1] j'étale à ses yeux les pleurs de mon rival;
Que, pour la consoler, je le faisais paraître
940 Amoureux et constant plus qu'il ne l'est peut-être.

ARSACE

Et de quel soin[2], Seigneur, vous allez-vous troubler?
Laissez à ce torrent le temps de s'écouler :
Dans huit jours, dans un mois, n'importe, il faut qu'il [passe.
Demeurez seulement.

ANTIOCHUS

Non, je la quitte, Arsace.
945 Je sens qu'à sa douleur je pourrais compatir;
Ma gloire, mon repos, tout m'excite à partir.
Allons; et de si loin évitons la cruelle,
Que de longtemps, Arsace, on ne nous parle d'elle.
Toutefois il nous reste encore assez de jour :
950 Je vais dans mon palais attendre ton retour.
Va voir si la douleur ne l'a point trop saisie.
Cours; et partons du moins assurés de sa vie[3].

1. Dans le moment où...; 2. *Soin :* souci; 3. Certains qu'elle vivra.

# ACTE IV

## SCÈNE PREMIÈRE. — BÉRÉNICE, *seule.*

Phénice ne vient point! Moments trop rigoureux,
Que vous paraissez lents à mes rapides vœux!
955 Je m'agite, je cours, languissante, abattue;
La force m'abandonne, et le repos me tue.
Phénice ne vient point. Ah! que cette longueur
D'un présage funeste épouvante mon cœur!
Phénice n'aura point de réponse à me rendre.
960 Titus, l'ingrat Titus n'a point voulu l'entendre;
Il fuit, il se dérobe à ma juste fureur.

## SCÈNE II. — BÉRÉNICE, PHÉNICE

BÉRÉNICE

Chère Phénice, hé bien! as-tu vu l'empereur?
Qu'a-t-il dit? Viendra-t-il?

PHÉNICE

Oui, je l'ai vu, Madame,
Et j'ai peint à ses yeux le trouble de votre âme.
965 J'ai vu couler des pleurs qu'il voulait retenir.

BÉRÉNICE

Vient-il?

PHÉNICE

N'en doutez point, Madame, il va venir.
Mais voulez-vous paraître en ce désordre extrême?
Remettez-vous, Madame, et rentrez en vous-même[1].
Laissez-moi relever ces voiles détachés,
970 Et ces cheveux épars dont vos yeux sont cachés.
Souffrez que de vos pleurs je répare l'outrage.

BÉRÉNICE

Laisse, laisse, Phénice, il verra son ouvrage.
Eh que m'importe, hélas! de[2] ces vains ornements?
Si ma foi[3], si mes pleurs, si mes gémissements,

1. Revenez à vous, et non : faites réflexion sur vous-même; 2. *Que m'importe de* est une construction courante dans le français du XVII^e siècle. Cf. Bossuet : « Qu'importe du sang de Job? » *(Sermons)* ; 3. *Foi* : fidélité.

975 Mais que dis-je, mes pleurs ? si ma perte certaine,
Si ma mort toute prête enfin ne le ramène,
Dis-moi, que produiront tes secours superflus,
Et tout ce faible éclat[1] qui ne le touche plus ?

PHÉNICE

Pourquoi lui faites-vous cet injuste reproche ?
980 J'entends du bruit, Madame, et l'empereur s'approche.
Venez, fuyez la foule, et rentrons promptement :
Vous l'entretiendrez seul dans votre appartement.

## SCÈNE III. — TITUS, PAULIN, SUITE

TITUS

De la reine, Paulin, flattez[2] l'inquiétude :
Je vais la voir. Je veux un peu de solitude.
985 Que l'on me laisse.

PAULIN

O ciel ! que je crains ce combat !
Grands dieux, sauvez sa gloire[3] et l'honneur de l'État !
Voyons la reine.

## SCÈNE IV. — TITUS, *seul.*

Hé bien, Titus, que viens-tu faire ?
Bérénice t'attend. Où viens-tu, téméraire[4] ?
Tes adieux sont-ils prêts ? T'es-tu bien consulté ?
990 Ton cœur te promet-il assez de cruauté ?
Car enfin au[5] combat qui pour toi se prépare
C'est peu d'être constant[6], il faut être barbare.
Soutiendrai-je ces yeux dont la douce langueur
Sait si bien découvrir les chemins de mon cœur ?
995 Quand je verrai ces yeux armés de tous leurs charmes,
Attachés sur les miens, m'accabler de leurs larmes,
Me souviendrai-je alors de mon triste devoir ?
Pourrai-je dire enfin : « Je ne veux plus vous voir » ?

**1.** Celui de ma beauté elle-même ; **2.** *Flatter :* adoucir par un espoir ; **3.** *Gloire :* honneur ; **4.** Inconscient de ton imprudence ; **5.** *Au :* dans le ; **6.** *Constant :* fidèle à la décision prise.

Je viens percer un cœur qui m'adore, qui m'aime.
1000 Et pourquoi le percer ? Qui l'ordonne ? Moi-même ;
Car enfin Rome a-t-elle expliqué ses souhaits ?
L'entendons-nous crier autour de ce palais ?
Vois-je l'État penchant au bord du précipice ?
Ne le puis-je sauver que par ce sacrifice ?
1005 Tout se tait : et moi seul, trop prompt à me troubler,
J'avance des malheurs que je puis reculer.
Et qui sait si, sensible aux vertus de la reine,
Rome ne voudra point l'avouer[1] pour Romaine ?
Rome peut par son choix justifier le mien.
1010 Non, non, encore un coup, ne précipitons rien.
Que Rome, avec ses lois, mette dans la balance
Tant de pleurs, tant d'amour, tant de persévérance,
Rome sera pour nous... Titus, ouvre les yeux !
Quel air respires-tu ? N'es-tu pas dans ces lieux
1015 Où la haine des rois, avec le lait sucée,
Par crainte ou par amour ne peut être effacée ?
Rome jugea ta reine en condamnant ses rois.
N'as-tu pas en naissant entendu cette voix ?
Et n'as-tu pas encore ouï la renommée
1020 T'annoncer ton devoir jusque dans ton armée ?
Et lorsque Bérénice arriva sur tes pas,
Ce que Rome en jugeait, ne l'entendis-tu pas ?
Faut-il donc tant de fois te le faire redire ?
Ah ! lâche ! fais l'amour[2], et renonce à l'empire.
1025 Au bout de l'univers va, cours te confiner,
Et fais place à des cœurs plus dignes de régner.
Sont-ce là ces projets de grandeur et de gloire
Qui devaient dans les cœurs consacrer ma mémoire ?
Depuis huit jours je règne, et, jusques à ce jour,
1030 Qu'ai-je fait pour l'honneur ? J'ai tout fait pour l'amour.
D'un temps si précieux quel compte puis-je rendre ?
Où sont ces heureux jours que je faisais attendre ?
Quels pleurs ai-je séchés ? Dans quels yeux satisfaits
Ai-je déjà goûté le fruit de mes bienfaits ?
1035 L'univers a-t-il vu changer ses destinées ?
Sais-je combien le ciel m'a compté de journées[3] ?
Et de ce peu de jours si longtemps attendus,

1. *Avouer :* reconnaître ; 2. *Fais l'amour :* sois amoureux ; 3. A porté à mon compte de journées.

Ah! malheureux! combien j'en ai déjà perdus[1]!
Ne tardons plus : faisons ce que l'honneur exige :
1040 Rompons le seul lien...

## SCÈNE V. — BÉRÉNICE, TITUS

BÉRÉNICE, *en sortant* [*de son appartement*].

Non, laissez-moi, vous dis-je.
En vain tous vos conseils me retiennent ici[2]!
Il faut que je le voie. Ah! Seigneur! vous voici.
Hé bien! il est donc vrai que Titus m'abandonne?
Il faut nous séparer. Et c'est lui qui l'ordonne.

TITUS

1045 N'accablez point, Madame, un prince malheureux,
Il ne faut point ici nous attendrir tous deux.
Un trouble assez cruel m'agite et me dévore,
Sans que des pleurs si chers me déchirent encore.
Rappelez bien plutôt ce cœur qui tant de fois
1050 M'a fait de mon devoir reconnaître la voix.
Il en est temps. Forcez votre amour à se taire;
Et d'un œil que la gloire et la raison éclaire[3]
Contemplez mon devoir dans toute sa rigueur.
Vous-même, contre vous, fortifiez mon cœur;
1055 Aidez-moi, s'il se peut, à vaincre sa faiblesse,
A retenir des pleurs qui m'échappent sans cesse;
Ou, si nous ne pouvons commander à nos pleurs,
Que la gloire du moins soutienne nos douleurs;
Et que tout l'univers reconnaisse sans peine
1060 Les pleurs d'un empereur et les pleurs d'une reine.
Car enfin, ma princesse, il faut nous séparer.

BÉRÉNICE

Ah! cruel! est-il temps de[4] me le déclarer?
Qu'avez-vous fait? Hélas! je me suis crue aimée.
Au plaisir de vous voir mon âme accoutumée
1065 Ne vit plus que pour vous. Ignoriez-vous vos lois,
Quand je vous l'avouai pour la première fois?

**1.** Utilisation habile d'un mot de Titus qui aurait dit, quand il avait passé un jour sans faire le bien : « J'ai perdu ma journée. » (Suétone, *Titus*, VIII); **2.** Elle s'adresse à Phénice et à ses suivantes, qui s'efforcent de la retenir dans son appartement; **3.** L'accord avec un seul sujet facilite ici la rime; **4.** N'est-il pas trop tard pour...

A quel excès d'amour m'avez-vous amenée!
Que ne me disiez-vous : « Princesse infortunée,
Où vas-tu t'engager, et quel est ton espoir?
1070 Ne donne point un cœur qu'on ne peut recevoir. »
Ne l'avez-vous reçu, cruel, que pour le rendre,
Quand de vos seules mains ce cœur voudrait dépendre?
Tout l'empire a vingt fois conspiré contre nous.
Il était temps encor : que ne me quittiez-vous?
1075 Mille raisons alors consolaient[1] ma misère[2] :
Je pouvais[3] de ma mort[4] accuser votre père,
Le peuple, le sénat, tout l'empire romain,
Tout l'univers, plutôt qu'une si chère main.
Leur haine, dès longtemps contre moi déclarée,
1080 M'avait à mon malheur dès longtemps préparée.
Je n'aurais pas, Seigneur, reçu ce coup cruel
Dans le temps que j'espère un bonheur immortel,
Quand votre heureux amour peut tout ce qu'il désire,
Lorsque Rome se tait, quand votre père expire,
1085 Lorsque tout l'univers fléchit à vos genoux,
Enfin quand je n'ai plus à redouter que vous.

TITUS

Et c'est moi seul aussi qui pouvais me détruire[5].
Je pouvais vivre alors et me laisser séduire[6].
Mon cœur se gardait bien d'aller dans l'avenir
1090 Chercher ce qui pouvait un jour nous désunir.
Je voulais qu'à mes vœux rien ne fût invincible,
Je n'examinais rien, j'espérais l'impossible.
Que sais-je? J'espérais de mourir à vos yeux
Avant que d'en venir à ces cruels adieux.
1095 Les obstacles semblaient renouveler ma flamme.
Tout l'empire parlait. Mais la gloire[7], Madame,
Ne s'était point encor fait entendre à mon cœur
Du ton dont elle parle au cœur d'un empereur.
Je sais tous les tourments où ce dessein me livre.
1100 Je sens bien que sans vous je ne saurais plus vivre,
Que mon cœur de moi-même est prêt à s'éloigner[8];
Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut régner.

**1.** Auraient pu consoler; **2.** *Misère :* malheur; **3.** J'aurais pu; **4.** Parce qu'elle ne pourra survivre à la rupture; **5.** Comprendre : c'est moi seulement qui pouvais me perdre; **6.** Conduire hors du droit chemin, en cédant à mon amour; **7.** *Gloire :* sentiment de l'honneur; **8.** Bérénice emportera avec elle ce cœur

BÉRÉNICE

Hé bien! régnez, cruel; contentez votre gloire :
Je ne dispute[1] plus. J'attendais, pour vous croire,
1105 Que cette même bouche, après mille serments
D'un amour qui devait unir tous nos moments,
Cette bouche, à mes yeux[2] s'avouant infidèle,
M'ordonnât elle-même une absence éternelle.
Moi-même, j'ai voulu vous entendre en ce lieu.
1110 Je n'écoute plus rien, et pour jamais adieu.
Pour jamais! Ah! Seigneur, songez-vous en vous-même
Combien ce mot cruel est affreux quand on aime?
Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous,
Seigneur, que tant de mers me séparent de vous?
1115 Que le jour recommence et que je jour finisse
Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice,
Sans que de tout le jour je puisse voir Titus?
Mais quelle est mon erreur, et que de soins[3] perdus!
L'ingrat, de mon départ consolé par avance,
1120 Daignera-t-il compter les jours de mon absence?
Ces jours, si longs pour moi, lui sembleront trop courts.

TITUS

Je n'aurai pas, Madame, à compter tant de jours.
J'espère que bientôt la triste renommée
Vous fera confesser que vous étiez aimée.
1125 Vous verrez que Titus n'a pu, sans expirer...

BÉRÉNICE

Ah! Seigneur, s'il est vrai, pourquoi nous séparer?
Je ne vous parle point d'un heureux hyménée :
Rome à ne vous plus voir m'a-t-elle condamnée?
Pourquoi m'enviez[4]-vous l'air que vous respirez?

TITUS

1130 Hélas! vous pouvez tout, Madame. Demeurez :
Je n'y résiste point. Mais je sens ma faiblesse.
Il faudra vous combattre et vous craindre sans cesse,
Et sans cesse veiller à retenir mes pas,
Que vers vous à toute heure entraînent vos appas.
1135 Que dis-je? En ce moment mon cœur, hors de lui-même,
S'oublie, et se souvient seulement qu'il vous aime.

1. *Dispute :* discute; 2. Devant moi; 3. *Soins :* soucis; 4. *Enviez :* refusez par égoïsme.

BÉRÉNICE

Hé bien, Seigneur, hé bien, qu'en peut-il arriver?
Voyez-vous les Romains prêts à se soulever?

TITUS

Et qui sait de quel œil ils prendront cette injure?
1140 S'ils parlent, si les cris[1] succèdent au murmure,
Faudra-t-il par le sang justifier mon choix?
S'ils se taisent, Madame, et me vendent[2] leurs lois,
A quoi m'exposez-vous? Par quelle complaisance
Faudra-t-il quelque jour payer leur patience?
1145 Que n'oseront-ils point alors me demander?
Maintiendrai-je des lois que je ne puis garder[3]?

BÉRÉNICE

Vous ne comptez pour rien les pleurs de Bérénice.

TITUS

Je les compte pour rien! Ah! ciel! quelle injustice!

BÉRÉNICE

Quoi? pour d'injustes lois que vous pouvez changer,
1150 En d'éternels chagrins[4] vous-même vous plonger?
Rome a ses droits, Seigneur : n'avez-vous pas les vôtres?
Ses intérêts sont-ils plus sacrés que les nôtres?
Dites, parlez.

TITUS

Hélas! Que vous me déchirez!

BÉRÉNICE

Vous êtes empereur, Seigneur, et vous pleurez[5]!

TITUS

1155 Oui, Madame, il est vrai, je pleure, je soupire,
Je frémis. Mais enfin, quand j'acceptai l'empire,
Rome me fit jurer de maintenir ses droits :
Il les faut maintenir. Déjà plus d'une fois
Rome a de mes pareils exercé[6] la constance.
1160 Ah! si vous remontiez jusques à sa naissance,

**1.** Les *cris* supposent une protestation non seulement plus violente, mais aussi plus précise que le murmure, qui reste une manifestation confuse de mécontentement; **2.** S'ils exigent des concessions en échange des lois que l'empereur ne respecterait plus; **3.** *Garder :* observer; **4.** *Chagrins :* douleurs (sens fort); **5.** Ce vers pouvait rappeler la réplique célèbre de Marie Mancini à Louis XIV lors de leur rupture : « Vous m'aimez, vous êtes roi, vous pleurez, et je pars »; **6.** *Exercer :* mettre à l'épreuve.

Vous les verriez toujours à ses ordres soumis[1].
L'un[2], jaloux de sa foi[3], va chez les ennemis
Chercher avec la mort la peine toute prête;
D'un fils victorieux l'autre[4] proscrit[5] la tête;
1165 L'autre[6], avec des yeux secs et presque indifférents,
Voit mourir ses deux fils, par son ordre expirants[7].
Malheureux! Mais toujours la patrie et la gloire
Ont parmi les Romains remporté la victoire.
Je sais qu'en vous quittant le malheureux Titus
1170 Passe[8] l'austérité de toutes leurs vertus;
Qu'elle n'approche point de cet effort insigne;
Mais, Madame, après tout, me croyez-vous indigne
De laisser un exemple à la postérité
Qui sans de grands efforts ne puisse être imité?

BÉRÉNICE

1175 Non, je crois tout facile à votre barbarie.
Je vous crois digne, ingrat, de m'arracher la vie.
De tous vos sentiments mon cœur est éclairci.
Je ne vous parle plus de me laisser ici.
Qui, moi? j'aurais voulu, honteuse et méprisée,
1180 D'un peuple qui me hait soutenir la risée?
J'ai voulu vous pousser jusques à ce refus :
C'en est fait, et bientôt vous ne me craindrez plus.
N'attendez pas ici que j'éclate en injures,
Que j'atteste le ciel, ennemi des parjures.
1185 Non, si le ciel encore est touché de mes pleurs,
Je le prie, en mourant, d'oublier mes douleurs.
Si je forme des vœux contre votre injustice,
Si devant que mourir la triste Bérénice
Vous veut de son trépas laisser quelque vengeur,
1190 Je ne le cherche, ingrat, qu'au fond de votre cœur.

1. *Var*. (éd. 1671) :

Vous les verriez toujours, jaloux de leur devoir,
De tous les autres nœuds oublier le pouvoir.

Les v. 1162-1166 ont été ajoutés après coup; **2.** Régulus, qui, envoyé à Rome pour négocier l'échange des captifs par les Carthaginois qui l'avaient fait prisonnier, dissuada le Sénat d'accepter les propositions de l'ennemi, et, esclave de sa parole, revint à Carthage pour y être supplicié (256 av. J.-C.); **3.** Attaché scrupuleusement à la parole donnée; **4.** Manlius Torquatus, qui condamna à mort son fils, coupable d'avoir livré sans son ordre un combat, dont il sortait pourtant victorieux (340 av. J.-C.); **5.** *Proscrit :* décrète la mort sans procès; **6.** Brutus l'Ancien, dont les deux fils avaient conspiré en faveur du retour des Tarquins, les fit condamner à mort; **7.** Participe présent avec accord; **8.** *Passe :* surpasse.

Je sais que tant d'amour[1] n'en peut être effacée;
Que ma douleur présente et ma bonté passée,
Mon sang, qu'en ce palais je veux même verser,
Sont autant d'ennemis que je vais vous laisser :
1195 Et, sans me repentir de ma persévérance,
Je me remets sur eux de toute ma vengeance.
Adieu.

## SCÈNE VI. — TITUS, PAULIN

PAULIN

Dans quel dessein vient-elle de sortir,
Seigneur? Est-elle enfin disposée à partir?

TITUS

Paulin, je suis perdu, je n'y pourrai survivre.
1200 La reine veut mourir. Allons, il faut la suivre.
Courons à son secours.

PAULIN

Hé quoi! n'avez-vous pas
Ordonné dès tantôt qu'on observe ses pas?
Ses femmes, à toute heure autour d'elle empressées,
Sauront la détourner de ces tristes pensées.
1205 Non, non, ne craignez rien. Voilà les plus grands coups,
Seigneur; continuez, la victoire est à vous.
Je sais que sans pitié vous n'avez pu l'entendre;
Moi-même, en la voyant, je n'ai pu m'en[2] défendre.
Mais regardez plus loin. Songez, en ce malheur,
1210 Quelle gloire va suivre un moment de douleur,
Quels applaudissements l'univers vous prépare,
Quel rang dans l'avenir.

TITUS

Non, je suis un barbare;
Moi-même je me hais. Néron, tant détesté,
N'a point à cet excès poussé sa cruauté.
1215 Je ne souffrirai point que Bérénice expire.
Allons, Rome en dira ce qu'elle en voudra dire.

1. *Amour* : féminin, selon l'usage assez fréquent au XVIIe siècle; 2. D'un sentiment de pitié.

PAULIN

Quoi! Seigneur!

TITUS

Je ne sais, Paulin, ce que je dis.
L'excès de la douleur accable mes esprits.

PAULIN

Ne troublez point le cours de votre renommée :
1220 Déjà de vos adieux la nouvelle est semée.
Rome, qui gémissait, triomphe avec raison;
Tous les temples ouverts fument en votre nom[1];
Et le peuple, élevant vos vertus jusqu'aux nues,
Va partout de lauriers couronner vos statues.

TITUS

1225 Ah! Rome! Ah! Bérénice! Ah! prince malheureux!
Pourquoi suis-je empereur? Pourquoi suis-je amoureux?

## SCÈNE VII. — TITUS, ANTIOCHUS, PAULIN, ARSACE

ANTIOCHUS

Qu'avez-vous fait, Seigneur? l'aimable Bérénice
Va peut-être expirer dans les bras de Phénice.
Elle n'entend ni pleurs, ni conseils, ni raison;
1230 Elle implore à grands cris le fer et le poison.
Vous seul vous lui pouvez arracher cette envie :
On vous nomme, et ce nom la rappelle à la vie.
Ses yeux, toujours tournés vers votre appartement,
Semblent vous demander de moment en moment.
1235 Je n'y puis résister, ce spectacle me tue.
Que tardez-vous? Allez vous montrer à sa vue.
Sauvez tant de vertu, de grâce, de beauté,
Ou renoncez, Seigneur, à toute humanité.
Dites un mot.

TITUS

Hélas! quel mot puis-je lui dire?
1240 Moi-même en ce moment sais-je si je respire?

1. Laissent échapper les fumées des sacrifices faits en votre honneur.

## SCÈNE VIII. — TITUS, ANTIOCHUS, PAULIN, ARSACE, RUTILE.

RUTILE

Seigneur, tous les tribuns, les consuls, le sénat,
Viennent vous demander au nom de tout l'État.
Un grand peuple les suit, qui, plein d'impatience,
Dans votre appartement attend votre présence.

TITUS

1245 Je vous entends[1], grands dieux! Vous voulez rassurer
Ce cœur que vous voyez tout prêt à s'égarer.

PAULIN

Venez, Seigneur, passons dans la chambre prochaine.
Allons voir le sénat.

ANTIOCHUS

Ah! courez chez la reine.

PAULIN

Quoi! vous pourriez, Seigneur, par cette indignité,
1250 De l'empire à vos pieds fouler la majesté?
Rome...

TITUS

Il suffit, Paulin, nous allons les entendre.
*(A Antiochus.)*
Prince, de ce devoir je ne puis me défendre.
Voyez la reine. Allez. J'espère à mon retour
Qu'elle ne pourra plus douter de mon amour[2].

1. *Je vous entends :* je vous comprends; 2. L'édition de 1671 contenait à la fin du quatrième acte encore une scène qui formait la scène IX, entre Antiochus et Arsace.

### SCÈNE IX. — ANTIOCHUS, ARSACE

ANTIOCHUS

Arsace, que dis-tu de toute ma conduite?
Rien ne pouvait tantôt s'opposer à ma fuite,
Bérénice et Titus offensaient mes regards.
Je partais pour jamais. Voilà comme je pars.
Je rentre, et dans les pleurs je retrouve la reine.
J'oublie en même temps ma vengeance et ma haine :
Je m'attendris aux pleurs qu'un rival fait couler
Moi-même à son secours je le viens appeler.
Et, si sa diligence eût secondé mon zèle,
J'allais, victorieux, le conduire auprès d'elle.
Malheureux que je suis! avec quelle chaleur
J'ai travaillé sans cesse à mon propre malheur!
C'en est trop. De Titus porte-lui les promesses,
Arsace. Je rougis de toutes mes faiblesses.
Désespéré, confus, à moi-même odieux;
Laisse-moi; je me veux cacher même à tes yeux.

# ACTE V

## SCÈNE PREMIÈRE. — ARSACE, *seul.*

1255 Où pourrai-je trouver ce prince trop fidèle?
Ciel, conduisez mes pas, et secondez mon zèle.
Faites qu'en ce moment je lui puisse annoncer
Un bonheur où peut-être il n'ose plus penser.

## SCÈNE II. — ANTIOCHUS, ARSACE.

ARSACE

Ah! quel heureux destin en ces lieux vous renvoie,
1260 Seigneur?

ANTIOCHUS

Si mon retour t'apporte quelque joie,
Arsace, rends-en grâce à mon seul désespoir.

ARSACE

La reine part, Seigneur.

ANTIOCHUS

Elle part?

ARSACE

Dès ce soir.
Ses ordres sont donnés. Elle s'est offensée
Que Titus à ses pleurs l'ait si longtemps laissée.
1265 Un généreux[1] dépit succède à sa fureur :
Bérénice renonce à Rome, à l'empereur,
Et même veut partir avant que Rome instruite
Puisse voir son désordre[2] et jouir de sa fuite.
Elle écrit à César.

ANTIOCHUS

O ciel! qui l'aurait cru?
1270 Et Titus?

ARSACE

A ses yeux Titus n'a point paru.
Le peuple avec transport l'arrête et l'environne,
Applaudissant aux noms que le sénat lui donne;

1. *Généreux :* plein de noblesse; 2. *Désordre :* trouble.

Et ces noms, ces respects, ces applaudissements
Deviennent pour Titus autant d'engagements
1275 Qui, le liant, Seigneur, d'une honorable chaîne,
Malgré tous ses soupirs et les pleurs de la reine,
Fixent dans son devoir ses vœux irrésolus.
C'en est fait, et peut-être il ne la verra plus.

ANTIOCHUS

Que de sujets d'espoir, Arsace, je l'avoue!
1280 Mais d'un soin[1] si cruel la fortune[2] me joue;
J'ai vu tous mes projets tant de fois démentis
Que j'écoute en tremblant tout ce que tu me dis;
Et mon cœur, prévenu[3] d'une crainte importune,
Croit, même en espérant, irriter la fortune.
1285 Mais que vois-je? Titus porte vers nous ses pas.
Que veut-il?

## SCÈNE III. — TITUS, ANTIOCHUS, ARSACE

TITUS, *en entrant.*

Demeurez : qu'on ne me suive pas[4].
Enfin, Prince, je viens dégager ma promesse[5].
Bérénice m'occupe[6] et m'afflige sans cesse.
Je viens, le cœur percé de vos pleurs et des siens,
1290 Calmer des déplaisirs[7] moins cruels que les miens.
Venez, Prince. venez. Je veux bien que vous-même
Pour la dernière fois vous voyez[8] si je l'aime.
*(Il passe dans l'appartement de Bérénice.)*

## SCÈNE IV. — ANTIOCHUS, ARSACE

ANTIOCHUS

Hé bien! voilà l'espoir que tu m'avais rendu;
Et tu vois le triomphe où j'étais attendu.
1295 Bérénice partait justement irritée!
Pour ne la plus revoir, Titus l'avait quittée!
Qu'ai-je donc fait, grands dieux? Quel cours infortuné

**1.** Avec un soin; **2.** *Fortune :* destin; **3.** *Prévenu :* ému a l'avance; **4.** Il parle aux gens de son escorte, qui sont supposés dans la coulisse; **5.** *Dégager ma promesse :* tenir ma promesse, faire ce à quoi je suis engagé; **6** *Occupe :* préoccupe; **7.** *Déplaisirs :* chagrins (sens fort); **8.** Orthographe usuelle du subjonctif au XVII^e siècle.

A ma funeste vie aviez-vous destiné?
Tous mes moments ne sont qu'un éternel passage
1300 De la crainte à l'espoir, de l'espoir à la rage.
Et je respire encor? Bérénice! Titus[1]!
Dieux cruels! de mes pleurs vous ne vous rirez plus.
*(Il sort.)*

## SCÈNE V. — TITUS, BÉRÉNICE, PHÉNICE

BÉRÉNICE

Non, je n'écoute rien. Me voilà résolue :
Je veux partir. Pourquoi vous montrer à ma vue?
1305 Pourquoi venir encore aigrir mon désespoir?
N'êtes-vous pas content? Je ne veux plus vous voir.

TITUS

Mais, de grâce, écoutez.

BÉRÉNICE

Il n'est plus temps.

TITUS

Madame,
Un mot.

BÉRÉNICE

Non.

TITUS

Dans quel trouble elle jette mon âme!
Ma princesse, d'où vient ce changement soudain?

BÉRÉNICE

1310 C'en est fait. Vous voulez que je parte demain,
Et moi, j'ai résolu de partir tout à l'heure[2] :
Et je pars.

TITUS

Demeurez.

BÉRÉNICE

Ingrat, que je demeure!
Et pourquoi? Pour entendre un peuple injurieux[3]
Qui fait de mon malheur retentir tous ces lieux?

1. Il aperçoit Titus et Bérénice qui viennent en conversant, il s'enfuit;
2. *Tout à l'heure :* tout de suite; 3. *Injurieux :* injuste et outrageant.

1315 Ne l'entendez-vous pas, cette cruelle joie,
Tandis que dans les pleurs, moi seule, je me noie?
Quel crime, quelle offense a pu les[1] animer?
Hélas! et qu'ai-je fait que[2] de vous trop aimer?

TITUS

Écoutez-vous, Madame, une foule insensée?

BÉRÉNICE

1320 Je ne vois rien ici dont je ne sois blessée.
Tout cet appartement préparé par vos soins,
Ces lieux, de mon amour si longtemps les témoins,
Qui semblaient pour jamais me répondre du vôtre,
Ces festons[3], où nos noms enlacés l'un dans l'autre[4]
1325 A mes tristes regards viennent partout s'offrir,
Sont autant d'imposteurs que je ne puis souffrir
Allons, Phénice.

TITUS

O ciel! que vous êtes injuste!

BÉRÉNICE

Retournez, retournez vers ce sénat auguste
Qui vient vous applaudir de votre cruauté.
1330 Hé bien, avec plaisir l'avez-vous écouté?
Êtes-vous pleinement content de votre gloire[5]?
Avez-vous bien promis d'oublier ma mémoire?
Mais ce n'est pas assez expier vos amours :
Avez-vous bien promis de me haïr toujours?

TITUS

1335 Non, je n'ai rien promis. Moi, que je vous haïsse!
Que je puisse jamais oublier Bérénice!
Ah! dieux! dans quel moment son injuste rigueur
De ce cruel soupçon vient affliger mon cœur!
Connaissez-moi[6], Madame; et depuis cinq années,
1340 Comptez tous les moments et toutes les journées
Où par plus de transports et par plus de soupirs[7]
Je vous ai de mon cœur exprimé les désirs :

**1.** Les gens du *peuple* (v. 1313); **2.** Sinon; **3.** *Var.* (éd. 1671) : *Ces chiffres ;* **4.** Racine imagine donc ce palais orné, comme certains châteaux français du XVI^e^ et du XVII^e^ siècle, de médaillons où le souverain a fait graver ses initiales enlacées à celles de sa favorite ou de sa femme; **5.** D'avoir entièrement satisfait à l'honneur; **6.** Apprenez mes sentiments; **7.** Cf. p. 36, note 2.

Ce jour surpasse tout. Jamais, je le confesse,
Vous ne fûtes aimée avec tant de tendresse;
1345 Et jamais...

BÉRÉNICE

Vous m'aimez, vous me le soutenez,
Et cependant je pars, et vous me l'ordonnez[1] ?
Quoi ! dans mon désespoir trouvez-vous tant de charmes ?
Craignez-vous que mes yeux versent trop peu de larmes ?
Que me sert de ce cœur l'inutile retour ?
1350 Ah ! cruel ! par pitié montrez-moi moins d'amour.
Ne me rappelez point une trop chère idée[2],
Et laissez-moi du moins partir persuadée
Que déjà de votre âme exilée en secret,
J'abandonne un ingrat qui me perd sans regret.
*(Titus lit une lettre[3].)*
1355 Vous m'avez arraché ce que je viens d'écrire.
Voilà[4] de votre amour tout ce que je désire.
Lisez, ingrat, lisez, et me laissez sortir.

TITUS

Vous ne sortirez point, je n'y puis consentir[5].
Quoi ! ce départ n'est donc qu'un cruel stratagème ?
1360 Vous cherchez à mourir ? Et de tout ce que j'aime
Il ne restera plus qu'un triste souvenir !
Qu'on cherche Antiochus, qu'on le fasse venir[6].
*(Bérénice se laisse tomber sur un siège.)*

## SCÈNE VI. — TITUS, BÉRÉNICE

TITUS

Madame, il faut vous faire un aveu véritable[7] :
Lorsque j'envisageai le moment redoutable

**1.** Cf. v. 1154 et la note; **2.** *Idée :* image, souvenir; **3.** La lettre qu'elle a écrite tout à l'heure, au dire d'Arsace (v. 1269). A la première représentation la lettre était lue tout haut. « Un mauvais plaisant dit que c'était le testament de Bérénice. » (Voltaire.) Racine supprima la lecture de ce texte. L'abbé de Villars s'égayait de « ce poulet funèbre, pitoyable dénouement d'une pitoyable aventure », mais en regrettait en même temps la suppression, parce qu'il faisait mieux comprendre la décision prise ensuite par Titus de se suicider à son tour; **4.** Dans cette lettre, que vous êtes en train de lire; **5.** Bérénice s'enfuit, mais Titus la ramène; **6.** Titus avait demandé à Antiochus de rester (v. 1292), mais il est parti pour se tuer (v. 1302); son absence était évidemment nécessaire pour que se déroule la scène v. Mais maintenant l'empereur, constatant un peu tard l'absence d'Antiochus, doit le faire chercher. C'est Phénice qui, bien entendu, sort à ce moment pour exécuter l'ordre de Titus; **7.** *Véritable :* sincère

1365 Où, pressé par les lois d'un austère devoir,
Il fallait pour jamais renoncer à vous voir;
Quand de ce triste adieu je prévis les approches,
Mes craintes, mes combats, vos larmes, vos reproches,
Je préparai mon âme à toutes les douleurs
1370 Que peut faire sentir le plus grand des malheurs.
Mais, quoi que je craignisse, il faut que je le die[1],
Je n'en avais prévu que la moindre partie;
Je croyais ma vertu[2] moins prête à succomber,
Et j'ai honte du trouble où je la vois tomber.
1375 J'ai vu devant mes yeux Rome entière assemblée;
Le sénat m'a parlé; mais mon âme accablée
Écoutait sans entendre, et ne leur[3] a laissé
Pour prix de leurs transports[4] qu'un silence glacé.
Rome de votre sort est encore incertaine :
1380 Moi-même à tous moments je me souviens à peine
Si je suis empereur ou si je suis Romain[5].
Je suis venu vers vous sans savoir mon dessein :
Mon amour m'entraînait; et je venais peut-être
Pour me chercher moi-même et pour me reconnaître.
1385 Qu'ai-je trouvé? Je vois la mort peinte en vos yeux;
Je vois pour la chercher que vous quittez ces lieux :
C'en est trop. Ma douleur, à cette triste vue,
A son dernier excès[6] est enfin parvenue.
Je ressens tous les maux que je puis ressentir;
1390 Mais je vois le chemin par où j'en puis sortir.
Ne vous attendez point que, las de tant d'alarmes,
Par un heureux hymen je tarisse vos larmes.
En quelque extrémité que vous m'ayez réduit,
Ma gloire[7] inexorable à toute heure me suit;
1395 Sans cesse elle présente à mon âme étonnée[8]
L'empire incompatible avec votre hyménée[9],
Me dit qu'après l'éclat[10] et les pas que j'ai faits
Je dois vous épouser encor moins que jamais.
Oui, Madame; et je dois moins encore vous dire
1400 Que je suis prêt pour vous d'abandonner l'empire,

**1.** Forme normale du subjonctif au XVII^e siècle; **2.** *Vertu :* courage; **3.** Aux sénateurs et aux Romains (pluriel tiré de l'idée collectiv econtenue dans « sénat » [v. 1376] et « Rome » [v. 1375]); **4.** Cf. p. 36, note 2; **5.** Si je suis le maître absolu ou un citoyen de Rome soumis aux lois; **6.** A son point de grandeur extrême; **7.** *Gloire :* sentiment de l'honneur (sens cornélien); **8.** *Étonnée :* frappée de stupeur; **9.** *Votre hyménée :* votre mariage avec moi; **10.** La décision publique, prise aux yeux de tous.

De vous suivre et d'aller, trop content de mes fers[1],
Soupirer avec vous au bout de l'univers.
Vous-même rougiriez de ma lâche conduite :
Vous verriez à regret marcher à votre suite
1405 Un indigne empereur sans empire, sans cour,
Vil spectacle aux humains des faiblesses d'amour.
Pour sortir des tourments dont mon âme est la proie,
Il est, vous le savez, une plus noble voie;
Je me suis vu, Madame, enseigner ce chemin,
1410 Et par plus d'un héros et par plus d'un Romain[2].
Lorsque trop de malheurs ont lassé leur constance,
Ils ont tous expliqué cette persévérance
Dont le sort s'attachait à les persécuter,
Comme un ordre secret de ne plus résister.
1415 Si vos pleurs plus longtemps viennent frapper ma vue,
Si toujours à mourir je vous vois résolue,
S'il faut qu'à tous moments je tremble pour vos jours,
Si vous ne me jurez d'en respecter le cours,
Madame, à d'autres pleurs vous devez vous attendre :
1420 En l'état où je suis je puis tout entreprendre,
Et je ne réponds pas que ma main à vos yeux
N'ensanglante à la fin nos funestes adieux.

BÉRÉNICE

Hélas!

TITUS

Non, il n'est rien dont je ne sois capable.
Vous voilà de mes jours maintenant responsable.
1425 Songez-y bien, Madame; et si je vous suis cher...

## SCÈNE VII. — TITUS, BÉRÉNICE, ANTIOCHUS

TITUS

Venez, Prince, venez, je vous ai fait chercher.
Soyez ici témoin de toute ma faiblesse;
Voyez si c'est aimer avec peu de tendresse.
Jugez-nous.

1. Les chaînes de l'esclavage amoureux (vocabulaire galant); 2. Des héros comme Hercule, des Romains comme Caton d'Utique et Sénèque, qui ont trouvé dans le suicide la fin de leurs souffrances.

ANTIOCHUS

Je crois tout : je vous connais[1] tous deux.
1430 Mais connaissez vous-même un prince malheureux.
Vous m'avez honoré, Seigneur, de votre estime;
Et moi, je puis ici vous le jurer sans crime,
A vos plus chers amis j'ai disputé ce rang;
Je l'ai disputé même aux dépens de mon sang[2].
1435 Vous m'avez, malgré moi, confié l'un et l'autre,
La reine son amour, et vous, Seigneur, le vôtre.
La reine, qui m'entend, peut me désavouer;
Elle m'a vu toujours, ardent à vous louer,
Répondre par mes soins[3] à votre confidence[4].
1440 Vous croyez m'en devoir quelque reconnaissance;
Mais le pourriez-vous croire, en ce moment fatal,
Qu'un ami si fidèle était votre rival?

TITUS

Mon rival!

ANTIOCHUS

Il est temps que je vous éclaircisse.
Oui, Seigneur, j'ai toujours adoré Bérénice.
1445 Pour ne la plus aimer j'ai cent fois combattu.
Je n'ai pu l'oublier, au moins je me suis tu.
De votre changement la flatteuse[5] apparence
M'avait rendu tantôt[6] quelque faible espérance.
Les larmes de la reine ont éteint cet espoir.
1450 Ses yeux, baignés de pleurs, demandaient à vous voir :
Je suis venu, Seigneur, vous appeler moi-même[7];
Vous êtes revenu. Vous aimez, on vous aime;
Vous vous êtes rendu : je n'en ai point douté.
Pour la dernière fois je me suis consulté,
1455 J'ai fait de mon courage une épreuve dernière.
Je viens de rappeler ma raison tout entière[8] :
Jamais je ne me suis senti plus amoureux.
Il faut d'autres efforts pour rompre tant de nœuds;
Ce n'est qu'en expirant que je puis les détruire;

**1.** Je connais vos sentiments; **2.** Allusion à ses exploits militaires dans la campagne de Judée (cf. v. 113 et suivants); **3.** *Soins :* prévenances; **4.** *Confidence :* confiance; **5.** *Flatteuse :* agréable, mais fausse; **6.** Voir acte III, sc. II; **7.** Voir acte IV, sc. VII; **8.** J'ai rassemblé tout ce que je pouvais avoir de raison (cf. v. 483).

1460 J'y cours. Voilà de quoi j'ai voulu vous instruire.
Oui, Madame, vers vous j'ai rappelé ses pas :
Mes soins ont réussi, je ne m'en repens pas.
Puisse le ciel verser sur toutes vos années
Mille prospérités l'une à l'autre enchaînées!
1465 Ou, s'il vous garde encore un reste de courroux,
Je conjure les dieux d'épuiser tous les coups
Qui pourraient menacer une si belle vie
Sur ces jours malheureux que je vous sacrifie.

BÉRÉNICE, *se levant.*

Arrêtez, arrêtez[1]. Princes trop généreux[2],
1470 En quelle extrémité me jetez-vous tous deux!
Soit que je vous regarde ou que je l'envisage[3],
Partout du désespoir je rencontre l'image.
Je ne vois que des pleurs, et je n'entends parler
Que de trouble, d'horreurs, de sang prêt à couler.
*(A Titus.)*
1475 Mon cœur vous est connu, Seigneur, et je puis dire
Qu'on ne l'a jamais vu soupirer pour l'empire.
La grandeur des Romains, la pourpre des Césars
N'ont point, vous le savez, attiré mes regards.
J'aimais, Seigneur, j'aimais, je voulais être aimée.
1480 Ce jour, je l'avouerai, je me suis alarmée :
J'ai cru que votre amour allait finir son cours.
Je connais[4] mon erreur, et vous m'aimez toujours.
Votre cœur s'est troublé, j'ai vu couler vos larmes :
Bérénice, Seigneur, ne vaut point tant d'alarmes,
1485 Ni que[5] par votre amour l'univers malheureux,
Dans le temps que Titus attire tous ses vœux
Et que de vos vertus il goûte les prémices[6],
Se voie en un moment enlever ses délices[7].
Je crois, depuis cinq ans jusqu'à ce dernier jour,
1490 Vous avoir assuré d'un véritable amour.
Ce n'est pas tout : je veux, en ce moment funeste,
Par un dernier effort couronner tout le reste :
Je vivrai, je suivrai vos ordres absolus

1 Elle s'adresse a Antiochus; **2.** *Généreux* : pleins de nobles sentiments; **3.** Ou que je regarde le visage de Titus (sens propre du verbe); **4.** Je reconnais; **5.** Proposition qui est aussi complément d'objet de *vaut ;* **6.** *Prémices :* les premiers effets; **7.** Utilisation habile de la formule de Suétone : « Titus, l'amour et les délices du genre humain » (*Titus*, I).

Adieu, Seigneur. Régnez; je ne vous verrai plus.
*(A Antiochus.)*
1495 Prince, après cet adieu, vous jugez bien vous-même
Que je ne consens pas de quitter ce que j'aime
Pour aller loin de Rome écouter d'autres vœux[1].
Vivez, et faites-vous[2] un effort généreux.
Sur Titus et sur moi réglez votre conduite :
1500 Je l'aime, je le fuis; Titus m'aime, il me quitte.
Portez loin de mes yeux vos soupirs et vos fers[3].
Adieu. Servons tous trois d'exemple à l'univers
De l'amour[4] la plus tendre et la plus malheureuse
Dont il puisse garder l'histoire douloureuse.
1505 Tout est prêt. On m'attend. Ne suivez point mes pas.
*(A Titus.)*
Pour la dernière fois, adieu, Seigneur.

ANTIOCHUS

Hélas!

**1.** *Vœux :* prières d'amour; **2.** Sur vous-même; **3.** Cf. p. 83, note 1; **4.** Féminin selon l'usage du XVIIe siècle.